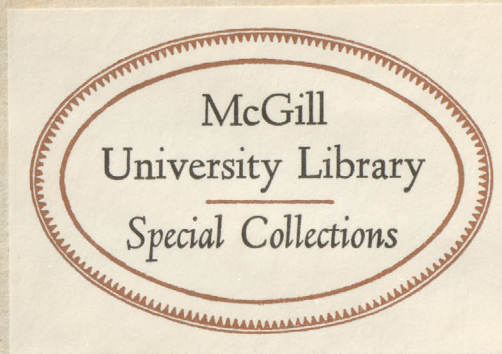
£120

AT 13354



Poésies
légères et badines.

Poésies légères et badines,

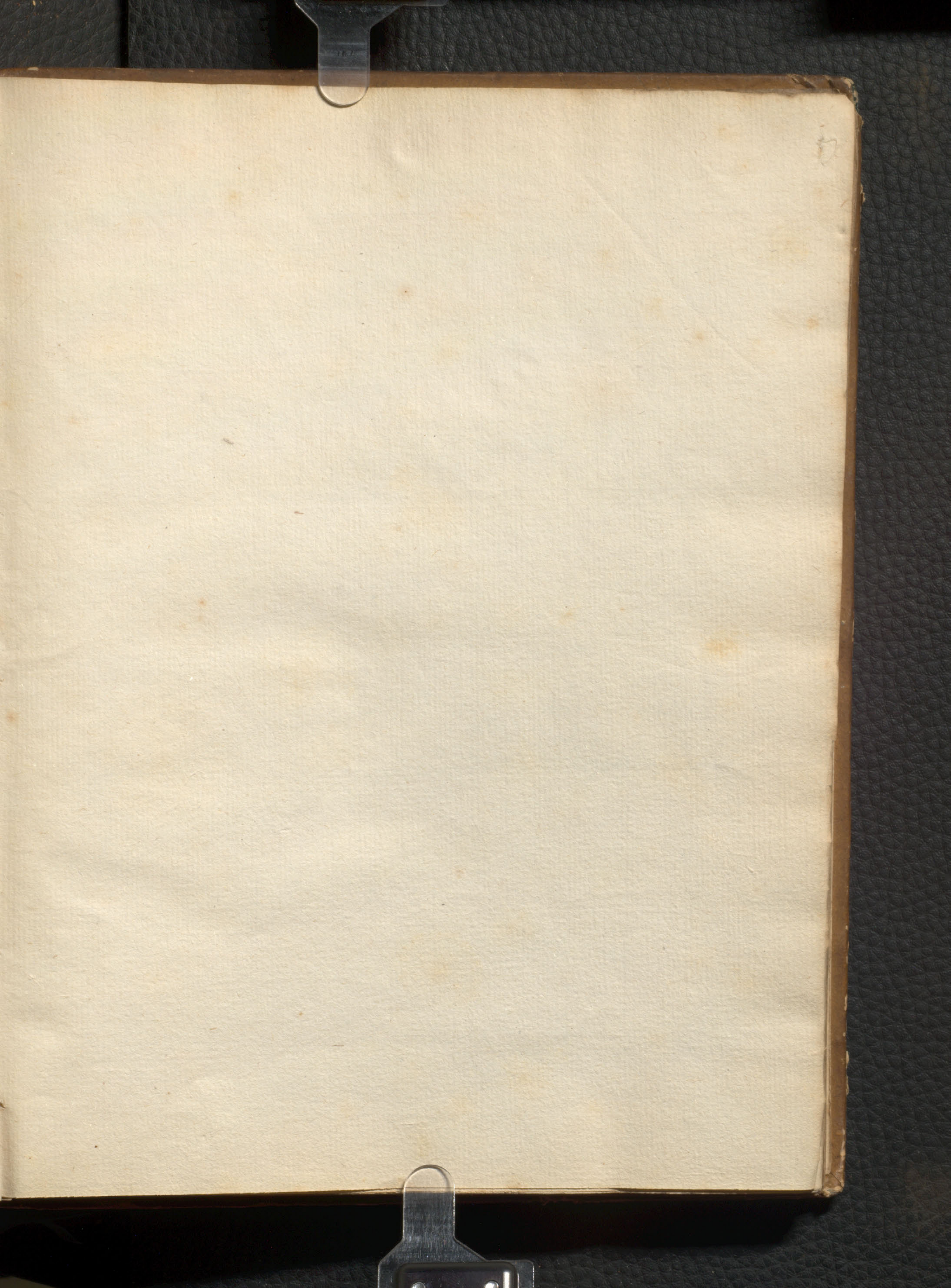
Par A. De Champcour,

Chevalier de Saint Louis, ancien Garde du Corps de S. A. R. Monsieur, et Capitaine à la Légion de l'Aisne.

" Sunt bona, sunt mala, sunt mediocria quædam....

(Martial.)

Première Partie.



Les Pétarades,

Tragédie burlesque en un Acte.

" Verba non fetent ...... "

Envoi

de la Tragédie des Pétarades
à M. C***

"Les paroles n'ont point d'odeur,"
A dit un Grec, sans hyperbole:
Je ~~[illegible]~~ pense bien que mon auteur
Peut être cru sur sa parole.
Aussi, d'après ce sentiment,
J'espère que ma tragédie,
Du reste faite à l'étourdie,
Obtiendra votre assentiment.
Mon ami, je vous la dédie,
Non pas comme le monument
D'une conception hardie,
Mais comme un simple amusement.
Pour avoir chaussé Melpomène
En misérables brodequins,
Et fait réciter sur la scène
Des vers encore plus mesquins,
C'est être bien hardi, sans doute,
Que d'oser vous les présenter;
Mais si votre amitié les goûte,
Je n'aurai rien à redouter.
De droit, dans le tragique empire,
Il est d'usage de pleurer;
Mais, par fois, sans le censurer,
Il n'est pas défendu de rire.

Personnages.

Isabelle, Princesse de Pétopolie.

Julie, Sœur d'Isabelle.

Pettenville, amant d'Isabelle.

Pettenlair, ami de Pettenville.

Vent-coulis, Confident de Pettenlair.

Viseautrou, apothicaire de la Princesse.

Gardes.

La Scène se passe dans le palais de la Princesse.

Les Pétarades,

Tragédie burlesque.

Scène Première.

Isabelle. Julie.

Julie.

Vous le savez, ma sœur, depuis cette journée
Où vous fîtes, devant votre Cour étonnée,
Un pet dont le volume et le bruit effrayans
Faillirent nous causer d'étranges sentimens,
Monsieur de Pettenville, à qui vous sûtes plaire,
Redoubla près de vous son ardeur ordinaire.
De ce moment, ma sœur, son amour délicat
Se montra pour vous seule avec un tel éclat,
Que ses rivaux, jaloux de sa faveur naissante,
Ont conjuré sa perte auprès de notre tante.
Vent-coulis est surtout celui dont le dépit
Se remarque le plus et fait le moins de bruit;
Et sa rage croissant avec sa jalousie,
Je crains pour Pettenville un trait de perfidie,
Si, pour soustraire aux coups de ses fiers ennemis
Celui que pour jamais l'Amour vous a soumis,
Vous ne faites enfin, dans cette crise extrême,
Un choix digne de nous et digne de vous-même;
Et d'un mot confondant ces superbes rivaux,
Vous n'arrêtez l'effet de leurs vastes complots.

Voyez, ma sœur, de quoi vous vous sentez capable :
Aux vœux de Pettenville êtes vous favorable ?
Approuvez-vous ses feux et sa bruyante ardeur ?
Si le vent est pour lui, je réponds de son cœur.

Isabelle.

Ma sœur ! ah ! qu'aisément votre amitié se flatte,
En palliant les torts de sa conduite ingrate !
Ignorant le sujet de mon juste courroux,
Vous m'obligez par là de m'en ouvrir à vous.
Sachez donc...... mais, hélas ! ma mémoire troublée
Refuse de trahir ma pudeur allarmée.
Faut-il qu'un vent sorti sans mon consentement
Cause ici tant de trouble et tant de mouvement !
Pettenville...... à ce nom ma colère s'enflamme...!
Pettenville, ma sœur, a méprisé ma flamme ;
Et ce traître, abusant de mon amour pour lui,
Vient encor d'aggraver tous ses torts aujourd'hui.
Ce pet, qu'imprudemment je fis en sa présence,
Et dont tout autre amant eût senti l'éloquence,
Ce pet n'était d'abord qu'un soupir amoureux
Qui prit, pour mon malheur, son cours en d'autres lieux,
Et qui, peignant ainsi ma tendresse discrette,
De honte et de douleur sut me rendre muette.
Pettenville, à ce bruit, voyant mon embaras,
Loin d'en être touché, rit avec tant d'éclats,
Que, malgré ma rougeur, ma honte et ma colère,
Il excita les ris de l'assemblée entière.
La salle retentit alors de mille pets
Que, pour mieux m'imiter, Pettenville avait faits ;
La pâleur sur le front, et confuse, interdite,
Je pris, sans balancer, le parti de la fuite.

Peu satisfait encor de cet affront sanglant,
Je viens d'apprendre ici, que ce perfide amant
Méditait un dessein trop fatal à ma gloire,
Pour le laisser jouir des fruits de sa victoire.
Le croirez-vous, ma sœur? Cet amant si soumis,
Et que vous défendez contre ses ennemis,
Publie en ce moment, pour me couvrir de blâme,
Sur cet événement une chanson infâme,
Et, faisant sur le tout mille contes en l'air,
Il s'est rendu l'écho d'un certain Pettenlair,
Qui, secondant au mieux ce trait de perfidie,
À mes dépens aussi donne la comédie,
Pour me rendre à leur gré, par ces mauvais propos,
La fable de la ville et le plastron des sots.
De cet amant, ma sœur, voilà l'horrible ouvrage!
Voilà le trait affreux par lequel il m'outrage!
Je vous demande, après ce cruel traitement,
S'il mérite à mes yeux quelque ménagement,
Et si je ne dois pas, pour ma gloire offensée,
Le bannir de mon cœur comme de ma pensée.

Julie.

Ma sœur, loin de blâmer votre ressentiment,
Je suis sur ce forfait de votre sentiment.
Je rougis d'avoir pris le parti de ce traître,
Maintenant qu'à mes yeux vous l'avez fait connaître;
Mais il est un moyen de réparer ces maux,
C'est d'offrir votre main à l'un de ses rivaux,
Et trompant, par ce choix, ses manœuvres secrètes,
De lui montrer enfin par là ce que vous êtes.
En vain par des couplets Pettenlair aura nui:
Pettenville lui-même en rougira pour lui.

N'étant, ni l'un ni l'autre, à l'abri de ce blâme,
Ils feront voir ainsi la noirceur de leur âme,
Et je vous crois vengée avec plus de raison
que si vous éclatiez contre leur trahison.
Mais j'entends quelque bruit; Pettenville peut-être...

Isabelle.

Ma sœur, éloignons nous pour éviter ce traître,
Et cherchons les moyens d'étouffer des propos
qui compromettent tant ma gloire et mon repos.

Scène Deuxième.

Pettenville. Pettenlair.

Pettenlair.

Oui, je te tiens, mon cher, quoiqu'on en puisse dire,
Pour le plus grand Péteur qui soit dans tout l'Empire;
Et depuis qu'en ces lieux mille éclatans exploits
Ont forcé tes rivaux à se taire à ta voix,
Confessant humblement moi-même mes faiblesses,
Mes pets, auprès des tiens, ne sont plus que des vesses.
Je t'avourai pourtant avec sincérité
Qu'autrefois sur ce point j'avais la primauté;
Mais tes hardis poumons et ta forte encolure
L'emportent aujourd'hui sur l'art et la nature,
Et ton nom admiré de la postérité
Ira de bouche en bouche à l'immortalité.

Pettenville.

Il est vrai qu'en cet art j'ai mérité peut-être,
Malgré mes envieux, de passer pour un maître;
Mais je n'aspire point, et c'est la vérité,

A tant de vains honneurs et de célébrité.
Un plus noble dessein en ces lieux me ramène:
D'Isabelle et sa sœur j'ai mérité la haine,
Et tes couplets malins, joints à mes autres torts,
Me causent aujourd'hui les plus cuisans remords.
Je voudrais effacer l'horreur de ma conduite,
Prouver mon repentir ..... et cependant j'hésite.
Je frissonne en pensant aux reproches affreux
Qu'on est en droit de faire à mes écarts honteux;
Je rougis de moi-même; un trouble involontaire ....

Pettenlair.

Voilà bien des amans l'inconstance ordinaire!
Ainsi donc mes efforts pour rompre tes liens,
Tout ce qu'ont fait ici tes amis et les miens,
N'auront pu d'un instant retarder ta défaite!
Isabelle triomphe, et ta honte est complette!
En vain je me serai pour toi seul compromis:
Un pet l'emporte ici sur tes plus chers amis,
Et cet appât grossier qui vers elle t'attire,
Est plus puissant pour toi que ce que je puis dire!
Contente tes penchans, vas remplir ton destin;
Ton nez me vengera de ce nouveau dessein!
Si ton cœur, enivré de cet encens funeste,
Refuse de sourire au parti qui te reste,
Je veux voir cet hymen et tes tristes amours
De ta vie empestée empoisonner le cours.

Pettenville.

Ah! ne m'accable pas par cet affreux présage!
La mort est préférable à ce honteux partage.
Viens plutôt éclairer mon esprit incertain,
Répandre sur mon cœur un baume souverain;

Et prenant en pitié mon embaras extrême,
Malgré tous mes remords, défends moi de moi-même.

Pettenlair, à part.

Profitons, s'il se peut, de ce léger succès
Pour accomplir enfin mes glorieux projets.

(haut.)

Je veux bien excuser ce moment de faiblesse,
Et l'ascendant fatal qu'a sur toi la princesse;
Je veux même, et ton cœur sensible et généreux,
applaudira sans doute à mes soins courageux,
Je veux porter aux pieds de la Jeune Isabelle
Ton repentir, l'aveu de ton amour pour elle,
Et, dussé-je essuyer le poids de son courroux,
L'amener à te voir tomber à ses genoux;
Mais connaissant trop bien ton humeur incertaine
Pour ne pas craindre encor de toi quelque fredaine,
Promets-moi qu'en ces lieux tu ne mettras le nez
Que lorsque ces projets seront exécutés,
Et qu'en te retenant éloigné de ta belle,
Tu t'en rapporteras aux efforts de mon zèle.

Pettenville.

Vas, Je te le promets.

Pettenlair.

Jures-en par le vent
que l'illustre princesse a fait en soupirant.

Pettenville.

Oui, J'en Jure.

Pettenlair.

Il suffit: quelqu'un pourrait paraître;
Retire-toi.

Scène Troisième.

Pettenville. Pettenlair. Viseautrou.

Viseautrou.

Messieurs, je vous gêne peut-être?

Pettenlair.

hé! Monsieur Viseautrou, quel accident fâcheux,
Quelle calamité vous amène en ces lieux?

Viseautrou.

hélas! j'ai pensé voir la princesse Isabelle
Mourir d'une colique opiniâtre et rébelle.
Ses intestins, gonflés par d'effroyables vents,
faisaient pour les chasser des efforts impuissans.
Le danger était grand, la Cour était en larmes;
Personne, en ce moment, n'était exemt d'allarmes.
Ses médecins en robe autour d'elle rangés
Consultaient à voix basse et semblaient affligés.
Après divers avis, près du lit on m'appelle.
J'accours accompagné d'un serviteur fidèle
Qui portait un clistère anodin et calmant
Qu'à la princesse en pleurs j'administre à l'instant.
humblement prosterné, j'achevais mon ouvrage,
Quand des vents amassés se formant un passage,
Malgré tous mes efforts, repoussent l'instrument
Et m'envoyent au nez le fatal lavement.
Que vous dirai-je enfin? Pendant cette déroute,
Seigneurs, je n'en perdis, hélas! pas une goutte;
Et, mouillé jusqu'aux os, abattu, consterné,
Je ne repris mes sens qu'en me bouchant le né.

Pettenville.

Et la princesse?

Viscautrou.

Après s'être ainsi déchargée,
Elle nous assura qu'elle était soulagée,
Et que pour réparer la grandeur de ses maux
Elle n'avait besoin que d'un peu de repos.
Mais avant de sortir pour laver mon visage,
J'ai voulu m'acquitter d'un important message,
(à Pettenlair)
Et vous dire, seigneur, qu'une femme de bien
Ici vous demandait un secret entretien.
De ce dont il s'agit je ne puis vous instruire,
Et, mon devoir rempli, seigneur, je me retire

Pettenlair.

Allez, car vos habits, à parler franchement,
Ont contracté l'odeur de votre lavement.

Viscautrou.

Adieu, seigneur.

Pettenlair.

Adieu, seigneur apothicaire.

Scène Quatrième.

Pettenville. Pettenlair.

Pettenville, à part.

Cet entretien secret cache quelque mystère,
Et, je me trompe fort, ou pour mes intérêts

Il me faut en ces lieux le surveiller de près.

Pettenlair.

Eh bien! que penses-tu de ma bonne fortune?

Pettenville

Que ma présence ici pourrait être importune,
Et que presque toujours un tiers en pareil cas,
S'il n'est pas du secret, cause de l'embaras.
Adieu.

Pettenlair.

Repose-toi sur ma vive tendresse
Du soin de regagner le cœur de ta princesse.

Scène Cinquième.

Pettenlair.

Imprudent! Tu sauras que la rivalité
N'admet point de partage en un cœur irrité.
Ce rendez-vous secret me trouble et m'inquiète.
Mon esprit agité n'est pas dans son assiète;
Et si je n'écoutais que ce pressentiment,
Je n'y verrais pour moi qu'un péril imminent.
Mais mon crédit ici me flatte et me rassure;
Et, quelque soit le but d'une telle aventure,
Soit intrigue amoureuse ou complot médité,
Je saurai l'appliquer à mon utilité.
Cherchons, en attendant, par quelle trame habile
Je pourrai dans ces lieux supplanter Pettenville.
Sur son compte déjà les couplets ont paru;
Isabelle est furieuse, entr'eux tout est rompu.

Pour peu que ce dépit dure deux jours encore,
Mon sort est décidé, j'obtiens ce que j'adore;
Je règne en Souverain, mon pouvoir s'agrandit,
Et le tout vient d'un pet dont je fais mon profit.
Eh bien! pour triompher par un effort sublime,
Frappons le dernier coup, immolons la victime,
Et que sa chûte enfin secondant mes projets,
Couronne mon amour du plus heureux succès.
On vient; contraignons-nous.

Scène Sixième.

Pettenlair. Vent-coulis.

Vent-coulis.

Seigneur, vers cette porte
Une femme voilée avance sans escorte.
Sa démarche inquiète en entrant dans ces lieux,
Ses pas mal assurés, son air mystérieux,
Ont éveillé pour vous mes soins et mes allarmes.
J'ai cru même entrevoir quelques hommes en armes
Cachés dans les détours d'un corridor obscur,
Où je me suis glissé pour en être plus sûr.
Là, parmi les discours de cette gent traitresse,
J'ai distingué les mots de couplets, de princesse,
D'attentat inoui . . . . Que vous dirai-je enfin?
Il se trame au palais un complot clandestin.
Vos jours sont menacés d'un avenir funeste;
Croyez-moi, profitez du moment qui vous reste;
Fuyez ces lieux; moi-même, en quittant ce palais,
Je me propose bien de n'y rentrer jamais.

Pettenlair.

Bannissez, Vent-coulis, cette crainte puérile;
Le danger, s'il existe, est seul pour Pettenville.
Lui seul passe à la Cour pour l'auteur des couplets,
Et le censeur fâcheux des plus illustres pets.
Unissons nos efforts, loin de fuir la tempête,
Pour la faire au besoin éclater sur sa tête.
Tout semble conspirer à n'accuser que lui:
Il faut que sous nos coups il succombe aujourd'hui.
Mais cette femme ici tarde bien à paraître.

Vent-coulis.

Seigneur, vers ces degrés je crois la reconnaître.
Je ne me trompe point: c'est elle-même.

Pettenlair.

Eh bien,
Sachons ce que me veut cette femme de bien.
(à part)
Son aspect imposant et me trouble et m'agite.

Vent-coulis, à part.

Tous mes sens sont glacés d'une terreur subite.

Scène Septième.

Julie, voilée. Pettenlair.

Julie.

Etrangère à la Cour, Seigneur, j'ai désiré
Vous parler sans témoins dans ce lieu retiré.

Ma démarche à vos yeux peut paraître indiscrète,
Et contre ma vertu je crains qu'on l'interprète,
Mais l'intérêt puissant que je porte à vos jours
Fut le premier motif qui m'anima toujours.
À ce début, seigneur, vous devinez sans peine
Quel est auprès de vous le sujet qui m'amène.
Certains couplets. . . .

Pettenlair, à part.

Feignons d'en ignorer l'auteur,
Et voyons où peut tendre un discours si flatteur.
(haut.)
Un tel aveu, Madame, a droit de me surprendre.
Quel est donc ce danger que vous voulez m'apprendre!
De couplets jusqu'ici je n'entendis parler;
De grâce, à ce sujet daignez vous expliquer.

Julie.

Quoi! Lorsque contre vous vous excitez l'envie,
Lorsque tous vos amis tremblent pour votre vie,
Vous paraissez tranquille, et n'appercevez pas
La foudre toute prête à tomber en éclats?
Cette sécurité, seigneur, n'est pas sincère;
J'apperçois dans vos yeux un trouble involontaire.
Vous cachez, mais en vain, la secrète terreur
Que le danger présent répand dans votre cœur;
Mes regards pénétrans et ma sollicitude
Devinent le sujet de votre inquiétude.

Pettenlair, à part.

Cette femme m'étonne et confond tous mes plans.

Julie, à part.

Traître! Je te démasque avant quelques instans.

Pettenlair.

Tant de bonté, Madame, et tant de prévoyance

Ont droit à mon estime, à ma reconnaissance.
Il ne manquerait plus, pour combler mon bonheur,
Que de savoir à qui je dois cette faveur.
Si j'ai pu mériter un intérêt si tendre,
Ne me refusez pas, Madame, de m'apprendre.....

Julie.

Seigneur, à cet égard, votre docilité
Réglera ma conduite et ma sincérité.
Qu'il vous suffise ici de savoir que mon père
Fut jadis l'ennemi d'Isabelle et sa mère;
Qu'il périt leur victime, et qu'enfin nul danger
Ne saurait m'affranchir du soin de le venger.
Ce rapide exposé, seigneur, doit vous convaincre
Qu'il n'est point de périls que je ne sache vaincre
Pour couronner mes vœux du plus heureux succès;
Et je compte sur vous. Je connais vos projets,
J'approuve votre haine, et dans le piège habile
Où vous enveloppez l'odieux Pettenville,
Je veux faire tomber mes ennemis secrets;
Mais je voudrais savoir si l'auteur des couplets
Pourrait en ajouter quelques autres....

Pettenlair

Madame,
Puisque vous paraissez connaître cette trame,
Et que votre intérêt, à ne rien déguiser,
Ainsi que moi, vous porte à la favoriser,
Je n'hésiterai plus à m'en donner la gloire.

Julie, à part.

Perfide! Enfin sur toi j'obtiens donc la victoire!

Pettenlair.

De mon ressentiment contre un rival heureux
Un pet, vous le savez, fut le signal affreux.
Il fallait cet éclat à ma flamme discrète
Pour lui donner l'essor et braver l'étiquette;
Et je mis à profit ce vent inespéré
Pour perdre Pettenville et régner à mon gré.
Des couplets dirigés par moi contre Isabelle,
Ont égayé la Cour et la ville sur elle,
Et j'ai su me venger par un trait sans égal,
En les attribuant à mon heureux rival.

Julie.

Ne pourriez-vous, seigneur, en cette circonstance,
Confier ces couplets à ma juste vengeance?

Pettenlair.

Trop flatté de vous voir approuver mon dessein,
Je vous offre ceux-ci copiés de ma main.

Julie.

De votre main? Enfin, me voilà satisfaite,
Et de tous mes soupçons j'ai la preuve complette.

Pettenlair, à part.

Que veut dire ceci?

Scène huitième,

et dernière.

Isabelle. Julie. Pettenville. Pettenlair.
Garder.

Julie, ôtant son voile.

Venez, venez, ma sœur;
De ces mauvais couplets (*) voilà l'indigne auteur.
Voilà le résultat du complot détestable
Que contre votre honneur tramait ce vil coupable.
C'est de son aveu même, au gré de mes souhaits,
Que je tiens le détail de ses affreux forfaits.

Pettenlair.

(à part.) Ô ciel! je suis trahi! (haut.) Vous triomphez, madame;
Mais je saurai braver la fureur d'une femme.
N'attendez pas de moi des regrets superflus:
Lorsque je serai mort, je ne péterai plus.

(*) Les convenances théâtrales et la dignité tragique n'ayant pas permis à l'auteur de placer ces couplets dans le dialogue, il se croit obligé de les rapporter dans cette note, pour l'intelligence de l'histoire et la satisfaction du lecteur.

Amis, la princesse Isabeau
Depuis deux jours est bien chagrine;
Chacun, se bouchant la narine,
Quitte à la hâte le château.

Un pet, dit-on, en est la cause:
Je ne garantis point le cas.
Vous sentez bien qu'on ne peut pas
Au juste analyser la chose.

Ce que je vois de plus heureux
Dans cette histoire singulière,
C'est que le bruit de son derrière
Fait moins de mal que ses beaux yeux.

Isabelle.

Quel arrogant discours ! Gardes, qu'on le saisisse ;
qu'avec les conjurés on le mène au supplice.
Je rends grâce, ma sœur, au zele délicat
que vous avez montré contre cet attentat.
Il ne fallait pas moins qu'une main courageuse
Pour arrêter l'effet de cette trame affreuse,
Et vous m'avez rendu, dans ce fortuné jour,
Mon repos tout entier, ma gloire et mon amour.

Pettenville.

Ah, madame ! est-il vrai que pardonnant mon crime... ?

Isabelle.

Oui, Seigneur : Je fais plus, Je vous rends mon estime,
Et voulant aujourd'hui vous devoir mon bonheur,
Je vous donne à Jamais et ma main et mon cœur.

fin.

Les Rivaux de la Courtille,

Tragédie burlesque en un Acte et en Vers.

Personnages.

Tranchelard, Chef de cuisine.
Tripotin, Marchand de vin.
Fanchette, Ecaillère d'huîtres.
Gâte-sauce, }
Fouille au pot, } Garçons de cuisine.
Mitronet, }
Troupe de Marmitons.
Troupe d'Ecaillères.
Troupe de Garçons Marchands de vin.

La Scène se passe chez un Rôtisseur de la Courtille.

Les Rivaux de la Courtille,

Tragédie burlesque.

Scène Première.

Tranchelard. Tripotin.

(Tranchelard, suivi de quatre Marmitons, et Tripotin, de quatre Garçons Marchands de vin, entrent sur la Scène par les deux côtés opposés, et renvoient leur Suite.)

Tripotin.

Illustre compagnon d'un Rôtisseur habile,
fameux par les poulets dont il fournit la ville;
Toi qui, du Dieu Comus pratiquant les leçons,
Méritas d'être admis parmi ses nourrissons,
Je viens solliciter ton auguste clémence
Pour un infortuné soumis à ta puissance.
Gâte sauce, en tout tems fidèle à tes foyers,
Est accusé par toi de les avoir souillés,
Et d'avoir arrosé le rôti, par malice,
Avec l'huile à quinquet destinée à l'office.

Un si grand attentat prête à tes ennemis
Des armes contre toi; moi-même j'en frémis;
Mais considère un peu le sujet et l'offense;
S'il est digne de toi ~~d'employer~~ d'écouter la vengeance;
Et s'il n'est pas plus grand d'accorder un pardon,
Que de ~~ternir ta gloire~~ te compromettre avec un marmiton.

Tranchelard.

Ami, je suis sensible au zèle qui t'anime;
Mais ~~jamais le pardon n'a [illegible]~~ le pardon ne fait qu'encourager le crime;
Il faut, pour ~~l'enchaîner~~ l'arrêter, des exemples frappans,
Et le coupable ici s'en souviendra longtems.
Avant que le soleil ait cessé de paraître,
Vers ces ~~[illegible]~~ foyers ardens j'aurai puni le traître;
Et, jusqu'aux marmitons qui subissent ma loi,
Je veux, à mes fourneaux, que tout tremble sous moi.
Mais je vais t'avouer un secret qui m'oppresse.....
Un secret..... Tripotin, j'exige une promesse.
As-tu jamais connu les fureurs de l'amour?
Es-tu discret, enfin? Réponds-moi sans détour.

Tripotin.

Pourquoi cette sueur qui de ton front découle?
Parle: je sens déjà que j'ai la chair de poule.

Tranchelard.

Près de ces souterrains, où, sur un noir sablon,
Tu vois s'amonceler la braise et le charbon,
Où le vent précipite, ~~en sifflant~~ à grand bruit, son haleine,
Où l'astre des saisons ne pénètre qu'à peine,

21. Est un réduit obscur où je serre avec soin
Les graisses et le lard dont mon art a besoin.
Là, sur des ais rangés en forme de tablettes,
Le beurre et le saindoux brillent sur des assiettes;
Des restes de poulets, plus loin, sont entassés
Sur des plats en fayence avec ordre placés;
Et, derrière la porte, une ~~antique~~ vaste futaille
Recèle le duvet plumé sur la volaille.
Le l'avourai je, hélas! C'est dans ce noir réduit
Que l'amour, de ses feux, m'embrâse et me poursuit.
Un objet tout charmant, une beauté céleste,
M'apparut une nuit dans ce séjour funeste.
C'était, s'il m'en souvient, un jour de Mardi gras.
J'avais, sur mes rayons, mis de la mort aux rats;
Et, soit qu'en ce moment ma peur fut la plus forte,
Et que j'eusse oublié de refermer la porte;
Soit que par d'autres soins mon esprit fut troublé,
Et qu'à mon cadenat j'eusse laissé la clé,
À peine fus-je entré dans cette chambre obscure,
Que d'une Déité j'entrevis la figure.
Son trouble, sa frayeur, son modeste embarras,
Rehaussaient à mes yeux ses célestes appas.
Frappé de tant d'attraits, interdit à sa vue,
Mon cœur ne sut parer cette attaque imprévue,
Et, transporté d'amour, j'allais, à ses genoux,
Lui peindre mon ardeur, en ce moment si doux,
Lorsqu'un bruit importun, un lugubre murmure,
Semblable au sifflement produit par la friture,
Vint frapper mon oreille, et je crus entrevoir

Un marmiton caché derrière le saloir.
J'avance en frémissant ; mes cheveux se hérissent,
Et sous mes pas tremblans les voûtes retentissent.
J'arrive, en tâtonnant, guidé par mon flambeau,
Dans un enfoncement de cet obscur caveau ;
Je saisis un bonnet, mais le spectre recule,
Et de l'autre côté contre le mur s'accule.
De tout ce qu'il rencontre il s'entoure avec art,
Et semble me braver derrière ce rempart.
J'écume, à cet aspect, de fureur et de rage,
Et redoublant d'ardeur ainsi que de courage,
Je renverse chaudrons, et marmite et baquet,
Et je saisis enfin le fantôme au toupet.

Tripotin.

Je reconnais ton âme à cette noble audace,
Et tu ne démens pas les auteurs de ta race.
Mais quel était ce spectre, à te fuir obstiné,
Ou ce mauvais génie à ta perte acharné ?

Tranchelard.

C'était ... ah ! plût-aux Dieux que ma mémoire fausse,
Pour m'abuser ... !

Tripotin.

Eh bien ! qui ?

Tranchelard.

C'était Gâte-sauce.

Tripotin.

Ah! n'ajoute plus rien à ce trait plein d'horreur!
Je ne m'oppose plus à ta juste fureur.
Gâte-sauce, à mes yeux, n'est qu'un vil misérable,
Qui ne mérite plus ma pitié secourable;
Et, malgré tout le vin dont je l'ai crédité,
Je l'abandonne aux coups de son chef irrité.
Je me repens déjà d'avoir pris sa défense,
Et, contre un tel rival, j'approuve ta vengeance.
Tranchelard?

Tranchelard.

Tripotin.

Tripotin.

Cette jeune beauté,
Dont ton cœur noble et grand d'amour est transporté,
La connais-tu? son nom?

Tranchelard.

Ce n'est plus un mystère;
C'est ta voisine, ami, Fanchette l'Écaillère.

Tripotin.

Fanchette! ah! justes Dieux! que me découvres-tu!
Fanchette, dont j'aimais à vanter la vertu,
Fanchette, l'ornement, la gloire de la ville,
Aux vœux d'un marmiton se montrerait facile!
Un sale marmiton, sans aïeux, sans honneur,

D'un objet aussi beau posséderait le cœur !
Non, je ne puis le croire, et quelque maléfice
Aura trompé ses yeux par un vil artifice.
Permets, cher Tranchelard, qu'en ce même moment
Je vole la sonder sur cet attachement,
Et qu'en désabusant l'esprit de cette belle,
Je te donne en ces lieux des preuves de mon zèle.

Tranchelard.

Ah ! je suis pénétré de tes efforts pour moi !
Je n'attendais pas moins d'un ami tel que toi.
Va, cours, cher Tripotin, vers l'aimable Fanchette ;
Découvre-lui mes feux et mon ardeur secrette ;
Peins lui tous mes transports, et tâche de savoir
Si je puis espérer qu'elle me voudra voir.

Tripotin.

Dans peu je suis certain d'en avoir des nouvelles.
Adieu.

Tranchelard.

Je t'attendrai pour serrer mes écuelles.

Scène Deuxième.

Tranchelard. Fouille au pot.

Tranchelard.

Enfin, je pourrai donc .... que me veut Fouille au pot?
Approchez par ici.

Fouille au pot.

Plait-il, Seigneur?

Tranchelard.

Un mot.

Où Gâte sauce est-il?

Fouille au pot.

Il est dans la cuisine,
Où, contre les fourneaux, il s'est rôti l'échine,
En voulant décrocher une barde de lard,
Que votre Seigneurie avait mise à l'écart.

Tranchelard.

Le traitre! qu'à l'instant on s'arme, on le saisisse;
Qu'on ferme promptement la cuisine et l'office;
Qu'au pied du tournebroche on ~~l'amène~~ le tienne enchainé....
Qu'on exécute en tout l'ordre que j'ai donné.
Allez. (Il sort.)

Fouille au pot.

Pour cet effet, je vais sonner la cloche.

Scène Troisième.

Fouille au pot. Mitronet.

Mitronet.

Arrête, Fouille au pot.

Fouille au pot.

Cours décrocher la broche,
Assemble Saligot, Coq en pâte, Crouton,
Et que tout s'arme ici, jusques au marmiton.

(Il sort.)

Scène Quatrième.

Mitronet.

Qu'ai-je entendu, grands Dieux! D'où viennent ces alarmes
Pour qui sont ces apprêts? Pourquoi toutes ces armes?
Craint-on que la famine insulte nos foyers,

Où devons-nous lutter contre des créanciers?
Que résoudre? Ma foi, dans ce péril extrême,
Je suis peu redoutable avec ma face blême;
Et s'il est quelque coin où je puisse loger,
Mitronet n'ira pas s'exposer au danger.

(on entend le son de la cloche.)

Mais quel sinistre bruit...! C'est le beffroi qui sonne!...
Dieux! où me mettre? où fuir? ~~je ne [illegible]~~ ah! tout mon corps frissonne.

Scène Cinquième.

Gâte sauce, *enchaîné avec la chaîne du tournebroche.*
Troupe de Marmitons armés.

Gâte sauce, *après une pause.*

La vie est un fardeau pour l'être infortuné
Qu'à souffrir, en naissant, le sort a condamné.
Quel prix attache-t-il à sa triste existence?
Elle n'est, à ses yeux, qu'une longue souffrance;
Et la mort, qu'il invoque, a pour lui plus d'appas,
Que de fragiles biens qu'il ne désire pas.

Hélas! Dans les horreurs de ma vive détresse,
Reconnaissez les coups de l'aveugle Déesse:
Mais gardez-vous de croire, amis, que Tranchelard

Sévisse contre moi pour un morceau de lard.
Mon honneur, jusqu'ici libre de tout reproche,
Est, au moins, aussi clair que notre tournebroche.
De mon destin cruel l'amour seul est l'auteur;
Il dirige les coups de mon persécuteur.
C'est la rivalité, l'affreuse jalousie,
Qui causent les transports de sa noire furie.
Je serais à l'abri de son courroux brutal,
Si, par malheur pour moi, je n'étais son rival.
Vous vous taisez, amis! Je lis dans vos pensées!...
La terreur, dans ces lieux, tient vos âmes glacées;
Vous craignez de montrer un trop grand intérêt
Au sort d'un malheureux qui subit son arrêt.
Mais je suis peu sensible à votre indifférence.
Allez, exécutez sa barbare vengeance,
Et servez lâchement son injuste courroux;
Ma vie est peu de chose, et je brave vos coups.

Scène sixième.

Les Mêmes. Tripotin.

Tripotin.

Que vois-je? Gâte sauce!

Gâte sauce.

Oui, mais chargé de chaînes,

Mais accablé du poids de ses horribles peines,
Qui maudit son destin, qui s'exhorte à souffrir,
Qui n'attend plus qu'un bien, c'est celui de mourir.

Tripotin.

Infortuné ! Pourquoi l'amour, si jeune encore,
Vient-il flétrir un front que la pudeur décore !
Pourquoi ce sentiment, fait pour de tendres cœurs,
Devient-il si souvent la source de nos pleurs !
Malheureux ! Vois l'abîme où, par notre inconduite,
Un vol ambitieux ~~par~~ ~~fois~~ toujours nous précipite.

Gâte sauce.

Laisse là tes sermons, infâme empoisonneur !
Ne viens pas insulter encore à mon malheur.
Voilà donc tout le fruit de tes belles promesses,
L'appui que j'espérais contre quelques faiblesses,
Le retour, en un mot, d'un cœur reconnaissant
De tant d'écots en vin chez toi faits si souvent !
Va, j'attendais trop peu de ton âme vulgaire
Pour compter sur tes soins et sur ton savoir-faire.
Ton cœur est trop étroit pour loger l'amitié ;
Rien n'y pourrait entrer, pas même la pitié.

Tripotin.

J'excuse des discours aigris par tes alarmes ;
Mais si la mort pour toi peut avoir quelques charmes,
À quoi bon exhaler d'inutiles regrets ?

Si la vie, au contraire, a pour toi des attraits,
Ne vaudrait-il pas mieux, par un retour sincère,
Fléchir en ta faveur un Juge trop sévère,
Renoncer aux douceurs d'un illicite amour,
Et quitter, en un mot, Fanchette sans retour ?

Gâte-sauce.

Perfide ! moi, quitter, abandonner Fanchette,
Que pour moi sa marraine élève à la brochette !
Moi, renoncer aux vœux que je fis en l'aimant !
C'est toi qui me conseille un tel arrangement !
Fuis loin de ce séjour, odieux émissaire
D'un tyran que je brave, ainsi que sa colère !
Ses fourneaux s'éteindront, son lard se pourrira,
Et sa marmite, au feu, de glace deviendra,
Avant que Gâte-sauce, à l'amour infidèle,
Ait rompu le doux nœud qui l'attache à sa belle !
Porte lui ces sermens ; j'atteste ici les Dieux
Que mon amour pour elle est éternel comme eux.

Tripotin.

Insensé ! ... mais quel bruit au loin se fait entendre,
Et qui peut en ces lieux causer un tel esclandre ?
Gardes, veillez ici sur votre prisonnier ;
Je vais voir ce que c'est par le trou du grenier.

Scène Septième.

Les Mêmes. Fanchette, suivie d'une troupe d'Ecailleres.

Fanchette à Tripotin qui veut sortir.

Arrête, Tripotin.

Tripotin, aux Gardes.

Fermez lui le passage.

Fanchette, à Tripotin qui veut l'arrêter.

Ne viens pas me toucher, ou je te dévisage.

Gâte-sauce.

Fanchette dans ces lieux! Fanchette! Juste Ciel!

Fanchette.

Gâte-sauce enchaîné comme un vil criminel!
Mânes de ses aïeux, souffrez-vous cet outrage?
Quel crime a t'il commis? D'où vous vient cette rage?
Tranchelard se croit-il l'arbitre de son sort?
Qu'a t'il donc ordonné, le barbare?

Scène huitième,

et dernière.

Les Mêmes. Tranchelard.

Tranchelard.

Sa mort.

Fanchette.

Sa mort! Ose-tu bien donner cet ordre infame,
Monstre indigne du jour?....ah!..Dieux!...
(Elle s'évanouit.)

Tripotin.

Elle se pâme!
Eh! vite, du vinaigre!

Gâte-sauce, à Tranchelard.

Impérieux tyran!
Pour un morceau de lard, qui sentait le relan,
Peux-tu voir, sans frémir, deux augustes victimes,
Prêtes à s'immoler pour de prétendus crimes!
Ton cœur n'est pas brisé par l'aspect de ces pleurs
Qu'arrache le tableau de mes tristes douleurs?
Non, tu n'es point touché de nos vives alarmes;
Ton cœur n'est point ému; tu vois couler nos larmes,
Comme un loup affamé qui déchire un agneau,

 Et je vois dans tes traits le rire d'un bourreau!
homme dénaturé, despote tyrannique,
Plus féroce cent fois que les monstres d'Afrique,
Repais tes yeux hagards des maux que tu nous fais;
Le Ciel prendra le soin de punir tes forfaits.

Tranchelard.

Va, rends grâces aux Dieux, esclave téméraire,
Si, calme en mes desseins, je retiens ma colère.
Je pourrais t'immoler, dans mes transports jaloux;
Mais je t'offre un moyen de fléchir mon courroux.
Renonce en ce moment à la main de Fanchette,
Et je te rends tes droits, ton bonnet, ta serviette;
Tu reprendras ton rang auprès de mes foyers,
Et tes larcins seront pour jamais oubliés.
Voilà mon dernier mot, voilà ton dernier titre;
De ton sort à présent sois toi-même l'arbitre.

Gâte sauce.

Eh bien! puisque je suis le maître de mon sort,
Au parjure, tyran, je préfère la mort.
La mort offre à mon cœur mille fois plus de charmes,
Depuis que sur ce sein j'ai vu couler des larmes;
Et j'aurai la douceur d'emporter au tombeau
Le bonheur d'être aimé d'un objet aussi beau.

Tranchelard.

Ah! c'est trop me braver! Gardes, qu'on le saisisse,

 Et que dans l'instant même on le mène au supplice.

Fanchette, revenant de son évanouissement.

Arrêtez! arrêtez! Où le conduisez-vous?
Qu'allez vous faire, ô Dieux! Monstres, c'est mon époux!

Gâte sauce.

Chère Fanchette! adieu!

Fanchette.

Non, ces mitrons barbares,
Malgré leurs coutelas, en seront pour leurs arrhes.
Je te suivrai partout, je m'attache à tes pas,
Et ton persécuteur ne m'échappera pas.

Tranchelard.

Quoi! la belle Fanchette, à mes ordres rébelle,
Oppose ses efforts à ma troupe fidelle!
Tripotin, séparez ce couple furieux,
Et qu'on mette dehors ce mitron odieux.

Tripotin, à Fanchette.

Cessez....

Fanchette.

N'approche pas, perfide! ou sur ta face
Tu porteras bientôt le prix de ton audace!
Tes moustaches, tes yeux ne peuvent m'effrayer;
Si tu fais un seul pas, je saurai te payer;

Et ce large couteau, fatal à tant de titres,
Te percera le cœur, comme il ouvre mes huitres.

Tranchelard.

Eh quoi! Lâches soldats, une femme, en ces lieux,
Vous en imposera par ses cris factieux!
Une femme osera vous faire résistance,
Et vous tremblez, au lieu de venger mon offense!
Troupe pusillanime! Oubliez vous mes droits,
Et que c'est à moi seul de vous donner des lois?
Lâches! Méconnaissez l'autorité suprême!
Je saurai bien venger mon offense moi-même.
(aux Ecaillères)
Femmes, retirez vous, ou craignez ma fureur.

Tripotin.

Fanchette! au nom des Dieux! évitez un malheur!

Fanchette.

Viens donc nous séparer, vil tyran que j'abhorre,
Viens m'arracher des bras de l'amant que j'adore;
Viens consommer ton crime, et recevoir le prix
De tant d'affreux complots contre nous entrepris!

Tranchelard.

Femme, ou plutôt démon qu'agite une furie,
Tu vas payer ces mots de ta coupable vie.

(Tranchelard s'avance vers Fanchette;
celle ci le frappe de son couteau;
Tranchelard tombe.)

Fanchette.

Monstre! voilà le coup que je te réservais,
Et c'est encor trop peu pour ~~tant~~ si de noirs forfaits!

Tripotin.

Gardes, saisissez la; qu'on en fasse justice.

Fanchette.

Voyez ce fanfaron, couleur de pain d'épice!
Ne penserait-on point qu'il fait ici la loi!
Si tu dis un seul mot, c'est fait aussi de toi!

Tranchelard.

Femme dénaturée, et de mon sang avide!
Cruelle! était-ce donc de ta main homicide
Que Tranchelard devait craindre le coup fatal!
Et toi que j'immolais, ô trop heureux rival,
Toi qu'on vit succomber sous mon pouvoir suprême,
Me pardonneras-tu mon injustice extrême?
Fanchette!... Gâtesauce!... ah! sans doute, les Dieux,
Puisqu'ils m'en ont puni, désapprouvaient mes feux.
Vivez pour détester à jamais ma mémoire;
Soyez heureux!... je meurs!... que l'on m'apporte à boire.

(après avoir bû.)

Ah!... je sens... que mes yeux,... des ombres de la mort,...

Se couvrent--- mes amis! plaignez mon triste sort!
Adieu!

Tripotin.

Cher Tranchelard!.... Il n'est plus! Jour funeste!
Du meilleur Cuisinier voilà ce qui nous reste!
Puisse ce triste exemple, et la bonté des Dieux,
Des fureurs de l'amour préserver nos neveux!

Fin.

Epitres.

Aux Français.

Honneur aux enfans du Permesse,
Qui, saisis ~~des plus saints~~ d'amoureux transports,
Chant~~èr~~ent le vin, et la tendresse,
Et de leur lyre enchanteresse
~~Tirèrent les plus~~ Savent tirer de doux accords!
Trois fois honneur au Chantre aimable,
Qui, dans ~~ses~~ folâtres ~~chansons~~ abandons,
D'un enjouement inaltérable
Conserve les précieux dons!
Ah! ce fut toujours ton partage,
Peuple charmant, heureux Français!
Cultive bien cet héritage,
Et ne l'abandonne jamais;
Partout, avec cet avantage,
Tu dois prétendre à des succès.
En vain l'inexorable histoire,
Qui vanta tant de fois tes mœurs,
Voudra mêler quelques erreurs

39.

À des Jours qui firent sa gloire;
voudra mêler quelques erreurs
Nos neveux, plus sages que nous,
Et, sans doute, plus équitables,
Justifiront ce peuple doux,
Qui de ses vertus fut jaloux,
~~oublions~~ ces
~~Effaçons~~; ~~Même~~ dans ~~des~~ ~~tems~~ ~~déplorables~~.
et tems
~~Mais~~ sur ces erreurs détestables
~~Mais~~
Jettons le voile de l'oubli;
Que sous la tombe des coupables
Le crime reste enseveli.
Qu'un plus noble et plus doux délire
Charme le siècle où nous vivons;
Que sous le règne des Bourbons
La gaîté française respire,
Et, dans ses accès, nous inspire
Encor de joyeuses chansons!
Tems heureux, où notre tendresse
Eclatait pour un Roi chéri,
Où les petits-fils de Henri
Etaient l'objet de notre ivresse!
Tems où l'on chantait à la fois
Sa constance pour sa maîtresse,
Et son saint amour pour ses Rois!
Siècle de la Chevalerie,
Beaux jours de nos simples aïeux,
Ah! revenez, jours glorieux,
Charmez encor notre patrie,

Et ressusciter à nos yeux
L'honneur et la galanterie,
Ainsi que la gaîté chérie,
Noble apanage de nos Preux!
Revenez faire de la France,
Berceau des favoris de Mars,
Le séjour fortuné des arts,
Du bon ton et de la décence;
Que notre antique loyauté
S'unisse encor, dans nos emblêmes,
Avec cette fidélité,
Noble soutien des diadêmes;
Et que l'on redise à jamais,
Partout où la grâce respire,
Partout où l'on fait des couplets,
Où l'on sait aimer, boire et rire,
« C'est le caractère français! »

La Poésie.

Chaste Poésie,
Langage des Dieux,
Vers harmonieux,
Enfans du génie!

Embrasez mes sens,
Echauffez mon âme,
Et que votre flamme
Anime mes chants !
Temple de Mémoire,
Parais devant moi ;
Amant de la Gloire,
Je vole vers toi.
D'une noble audace
Je me sens épris ;
Dans tes saints parvis
Je brigue une place.
Poëtes fameux,
Homère, Virgile,
Voltaire, Delille,
Vos noms glorieux,
Votre noble stile,
Ont franchi des tems
L'immense barrière,
Et votre poussière
Reçoit notre encens.
Au haut du Parnasse
Apollon vous place ;
Et de vos écrits
L'éloquence pure
~~Guide~~ rendit à nos esprits,
~~Et du~~ que goût épuré
~~Les sens annoblir.~~
Son lustre et son prix.

Divine harmonie,
Dont les doux accords
Causent les transports
Qui charment ma vie,
Ah! de tes accens
Le pouvoir suprême
Pénètre mes sens
D'une ardeur extrême!
Plein du feu sacré,
Qui brûle en mes veines,
Je brise, à mon gré,
Mes terrestres chaines;
Et, sublime alors,
Reprenant ma lyre,
J'unis sans efforts
Les tons qu'elle inspire,
À tes doux accords.

Chaste Poésie!
Ton art enchanteur
Embellit ma vie,
Et fait mon bonheur.

Le Songe.

A Félicité.

L'Amour dormait un jour sur le sein de sa mère,
Et de ses petits bras ceignait son corps charmant.
Tout sommeillait alors dans l'île de Cithère,
Et Vénus elle même, oubliant son amant,
Reposait mollement sur un lit de fougère.
Apollon de ses feux embrâsait l'horison;
Eole et ses enfans retenaient leur haleine;
Les épis de Cérès pétillaient dans la plaine,
Et les amans cherchaient le frais et le gazon.
Les antres de Lemnos seuls au loin retentissent
Des monotones chants du Cyclope inhumain;
Et les carreaux forgés par le hideux Vulcain,
Sous ses coups redoublés, sur l'enclume gémissent,
Etonnés de se voir l'ouvrage de sa main.

Triste, rongé d'ennui, pensif et solitaire,
J'errais nonchalamment dans ces sombres bosquets,
Quand soudain à mes yeux, avec tous ses attraits,
S'offrit, non loin de moi, la Reine de Cithère.
J'allais fuir la Déesse et cet aimable enfant,
Auteur de tous les maux que depuis peu j'endure,
Quand je crus reconnaître, en la considérant,

Des traits pareils à ceux dont la sage nature,
Belle Félicité, vous fit don en naissant.
Enchanté, j'admirais en elle votre image,
Et je désespérais, d'après votre rigueur,
De pouvoir à jamais l'effacer de mon cœur,
Lorsqu'un léger Zéphir, agitant le feuillage,
Eveilla, par son bruit le petit séducteur.
Etonné de me voir, et craignant pour sa mère,
Le jeune enfant saisit un trait toujours vainqueur;
Mais, voulant le lancer sur moi, dans sa colère,
Le trait, mal dirigé par sa main téméraire,
Frappa votre portrait placé contre mon cœur.
» Grand merci, dis-je alors, et de ta maladresse,
» Et du soulagement qu'elle apporte à mes feux.
» Naguère je devins victime de tes jeux;
» Ta colère aujourd'hui me comble d'allégresse,
» Et, contre ton attente, elle remplit mes vœux. «

Insensé que j'étais! Je me berçais encore,
Dans l'ombre de la nuit, de cet espoir charmant;
Bientôt, à mon regret, le retour de l'aurore
Dissipa tout à fait ce doux enchantement.
Je doutais cependant que ce fût un mensonge;
Mais quand je parcourus des yeux votre portrait,
Je vis que sa blessure, hélas! n'était qu'un songe,
Et que mon cœur tout seul avait reçu le trait.

A M. Branche de Flavigny.

Chevalier de Saint Louis, Capitaine à la Légion de l'Aisne.

Salut, aimable Chevalier,
La fleur des Preux de Picardie,
Joyeux et galant cavalier
~~Dont tout Soissons se~~ glorifie;
~~à vous~~, qui savez si bien allier
des nobles vertus du guerrier
à la saine Philosophie,
Salut. Voici le doux printems
qui vient reverdir le bocage,
Et qui, chassant les noirs Autans,
Nous rappelle vers ce rivage
Où Mars assemble ses enfans.
Déjà je crois voir dans la plaine,
Au son du fifre et des tambours,
La brave Légion de l'Aisne,
Profitant des premiers beaux jours,
S'exercer dans l'art de la guerre,
Se déployer en pelotons,
S'avancer, courageuse et fière,
Et faire retentir les monts,
Au bruit d'une charge guerrière,

Du feu roulant des mousquetons.
Déjà, pour ce noble exercice,
Je crois voir nos jeunes Césars
Faire gaiment le sacrifice
Des jeux de l'amante de Mars;
Et, d'une ardeur impétueuse,
Repoussant le Dieu du sommeil,
Parcourir la plaine poudreuse
Avant le lever du soleil.
Sur les pavillons d'Ingouville (*)
L'Amour appelle leurs regards;
Je crois voir leur troupe indocile
Braver son carquois et ses dards,
Et préférer nos étendards
Aux plaisirs cuisans de la ville.

Pour vous, qui savez réunir
Le goût belliqueux au plaisir
Que vous présente la folie,
Vous qui savez plaire et jouir,
Goûtez le bonheur de la vie.
Si quelque soucieux désir
Vous tourmente et vous importune,
Si vers Soissons tendre soupir
Venait trahir votre infortune,

(*) Faubourg du Havre, embelli par de charmantes maisons de campagne, et situé sur une colline très pittoresque. La Légion de l'Aisne était alors en garnison dans cette ville.

Comme moi, tâchez d'adoucir
Le chagrin par le souvenir,
Et formez vous un avenir
Qui ne laisse point de lacune
Où puisse entrer le repentir;
Que les doux attraits de l'étude,
Joints aux charmes de l'amitié,
Viennent partager par moitié
Notre prochaine solitude;
Qu'ils répandent sur nos loisirs
Les fleurs d'une sagesse aimable,
Et nous la rendent préférable
À de vains et bruyans plaisirs.

A M.elle Duval,

Actrice du Théatre du havre.

Gentille élève de Thalie,
Dont le jeu facile à la fois
Et plein d'une aimable folie,
S'unit aux charmes de la voix,
Toi, dont la candeur enfantine,
Le souris piquant et malin,
Donnent à ta petite mine

Un air agaçant et mutin,
Permets un instant que ma muse,
Empruntant de divins accens,
Brûle en ton honneur un encens
Dont tes talens seront l'excuse.
De ces talens frivole admirateur,
Je ne viens point, augmentant leur mérite,
Effaroucher ta pudeur interdite,
Ni te louer en sot complimenteur;
Je ne dirai que ce qu'en toi j'admire,
Ce que mon âme éprouve à tes accens,
Ce qu'en un mot la vérité m'inspire;
Et je l'exprimerai comme je le ressens.

Tour à tour badin et folâtre,
Ou peignant avec feu les plus doux sentimens,
Du spectateur qui t'idolâtre
Tu sais toucher le cœur par tes accords charmans.
Ta voix, harmonieuse et pure,
À l'art ne doit point sa beauté;
Ton jeu ne brille point d'un éclat emprunté;
Tu ne dois tes talens qu'à la seule nature.
Pour captiver notre cœur enchanté,
Pour obtenir un succès mérité,
C'est, à mon gré, la route la plus sûre.
Je ne dis rien de tes attraits;
Mais si chacun te trouve aimable,
Si par mille agrémens tu plais,

Certes, à la beauté tu seras préférable;
Et, d'accord sur ce point, tous les cœurs satisfaits,
En te donnant cet avantage,
Te prouvent, par leur tendre hommage,
Que pour les subjuguer tu sais trouver des traits;
Et qu'un souris de ta bouche mignone,
Un seul regard de tes yeux agaçans,
Te soumettront bien plus d'amans
Que n'en pourrait avoir la plus belle personne.
Si d'un poète à cheveux gris,
Mais dont le cœur n'est point usé par l'âge,
Tu daignes agréer un pur et franc hommage
Que tu dois aux talens dont ce cœur est épris,
Il trouvera, dans ton suffrage,
De ses efforts un assez digne prix.

A Julie.

Quoi! deux mois, charmante Julie,
Sans recevoir un mot de vous!
Si vous n'étiez pas si jolie,
Et d'un caractère aussi doux,
Je crois qu'il me prendrait envie,
De vous en marquer du courroux.

La campagne et la solitude
Pour vous ont donc bien des attraits?
hélas! vos momens sont-ils faits
Pour être employés à l'étude,
Dans le silence des forêts?
Ah! venez, l'amour les réclame,
Ces instans pour moi précieux;
Venez rendre, au gré de mes vœux,
La paix et le calme à mon âme.
Au milieu des plaisirs des champs,
Vous ignorez tous les tourmens
que me cause ici votre absence,
Et dans cette heureuse ignorance,
Vous passez gaiment votre tems,
quand je gémis dans le silence.
Ah! Julie, est ce là l'amour
Auquel j'avais osé prétendre?
Est ce là le juste retour
Qu'espérait l'amant le plus tendre?
Loin de vous, comptant les instans,
Je fais des efforts impuissans
Pour égayer ma solitude.
Eh! n'est ce rien que l'habitude
D'être auprès de vous chaque jour,
De vous parler de mon amour,
De voir quelquefois le sourire
Animer vos traits ravissans,

Et d'entendre vos doux accens
S'unir aux accens de ma lyre,
Et porter le feu dans mes sens:
N'est ce rien que ce trouble aimable,
Où quelquefois je vous surprends,
Lorsqu'une mère peu traitable
Tout à coup interrompt nos chants?
Ou que la nuit, d'un pas agile,
Ramenant son obscurité,
Me force à quitter votre asile,
Le cœur de regrets attristé?
Ah! ma jeune et charmante amie,
Si vous souriez à mes feux,
Si vous faites cas de ma vie,
Revenez embellir ces lieux;
Que ranimé par la présence
D'un objet si cher à mon cœur,
Je sente encor mon existence
S'écouler au sein du bonheur!

À M. de L***

Billet.

Demain, à ma table,
Ami, je t'attends;
Un convive aimable,
Et du vin passable,
Charmeront le temps.
Si d'un bon potage
Tu fais quelque cas,
Si, dans ton repas,
Tendre badinage
Ne t'effraye pas,
Nous aurons des Grâces
Le trio charmant;
L'Amour, sur leurs traces,
Viendra sûrement.
Avec ce convive,
Qu'on fête en tous lieux,
La Gaîté naïve
Conduira les Jeux,
~~Et nous boirons mieux~~.
Convive, pour te plaire,
S'est peu mis en frais; ~~n'a fait aucuns~~ ~~Ne s'est mis en frais~~; ~~fait ce qu'il peut; mais~~
Ami, si tu fais
Une maigre chère,

En revanche aussi,
L'amitié sincère
Saura prendre ici
Sa place ordinaire;
Et, chassant de nous
La cérémonie,
Par son harmonie
Nous charmera tous.

Mes Défauts.

Mes amis, voici le Carême,
J'ai résolu de m'amender;
Et je veux, sans plus retarder,
Descendre au dedans de moi même,
Et vertement me gourmander.
J'ai des défauts, je le confesse,
Dont je n'ai pu me corriger:
Soit indolence, soit faiblesse,
Mon inconcevable paresse
Ne m'a pas permis de changer.
Je suis d'abord, de mon essence,
Et j'en conviendrai franchement,
D'une incroyable insouciance,
Par goût et par tempérament.

Le repos et la solitude
Plaisent à mon esprit rêveur;
Je fuis le grand monde et l'étude;
Je n'y trouve point le bonheur.
Dans la jeunesse de ma vie
J'ai bu la coupe du malheur;
Une douce philosophie,
Comme un baume consolateur,
A répandu sur mon humeur
Une tendre mélancolie
Qui fait le charme de mon cœur.
À ces défauts dont je m'accuse,
Je joins, en toute humilité,
Une extrême timidité
Qui n'a point aujourd'hui d'excuse;
Car auprès du moindre marmot,
Qui de tout décide et raisonne,
Cette timidité me donne
Toute l'apparence d'un sot.
À cela près, je suis bonhomme,
Et d'un caractère assez doux;
Par ces traits, on peut voir, en somme
~~Et pour mon repos voici comme~~
Et mon caractère et mes goûts
~~Je veux en agir avec vous.~~
Aux dépens de l'expérience
J'ai su connaître l'amitié;
Elle veut de la déférence,
Et de tout être de moitié.

Moi, qui redoute la contrainte,
Autant que la captivité,
Je veux que rien ne porte atteinte
À ma paisible liberté.
J'aimerais assez qu'à ma guise
On me laissât vivre et penser,
Sans qu'aucun ami s'autorise
De ce nom pour me tracasser;
Qu'une mutuelle indulgence,
Que la paix, ce trésor si doux!
Marquât ~~Montrât~~ la bonne intelligence
Qui devrait régner entre nous;
Qu'enfin, sans se faire la guerre,
On vécût libre de tous soins,
Et que chacun, dans ses besoins,
Traitât son ami comme un frère,
Sans faste comme sans témoins.
Mais de cette amitié si rare,
Et qui n'existe plus qu'en vers,
Le monde est tellement avare,
Qu'elle passe pour un travers,
Vrai cachet d'un esprit bisarre,
Que, du haut de son tribunal,
Le Public, qui de tout s'empare,
Traite à présent d'original.
Appeler de cette sentence,

Serait le seul parti, je pense,
Que prendrait un homme sensé ;
Moi, qu'une heureuse insouciance
Rend calme et désintéressé,
Je m'interdis toute défense
Contre cet arrêt insensé,
Et, sur ce point, je me condamne
Comme bien et dûment atteint,
Sans être nullement contraint,
Mais pour éviter la chicane.

De ces aveux, mes bons amis,
Vous pouvez faire la critique,
Argumenter sur ma logique,
Me plaisanter : à vous permis.
De vos efforts, ma faible muse,
Loin de concevoir du dépit,
Rira de vous voir tant d'esprit,
Et de n'être encor qu'une buse.

Idylles.

Mélancolie.

Sur ces bords fleuris,
Que féconde l'aisne,
Triste, je promène
Mes sombres ennuis.
Longtems leur verdure
Me charma les yeux;
Morne, soucieux,
Tout, dans la nature,
Me semble odieux.
J'aimais la prairie
~~Et les clairs~~ J'aimais les ruisseaux;
Sur l'herbe fleurie,
Sur les verts côteaux,
Je traine, aux hameaux,
Ma mélancolie,
Sans que des oiseaux
La douce harmonie
Suspende mes maux.

Ah! si, de ma vie,
La Parque attendrie
N'abrège le cours,
Bientôt de mes jours
La trame flétrie,
hâtera pour moi
Du Tems la vitesse,
Et de la Vieillesse
Subissant la loi,
Débile avant l'âge,
J'aurai du Destin,
Jusques à ma fin,
Epuisé la rage.

Funeste avenir!
De maux quelle chaine!
Amour, dans ma peine,
Viens me soutenir.
Ta douce magie
Peut seule guérir
Ma mélancolie,
M'aider à souffrir
Le poids de la vie.
Rends à mes accens
Toute leur tendresse;
Redonne à mes sens
Leur feu, leur souplesse;
Et bientôt mes doigts,
Errant sur ma Lyre,

Guideront ma voix,
Célébrant les lois
De ton doux empire;
Et, dans mon délire,
Je dirai cent fois:

Amour! de mes peines
Tu ~~charmes~~ suspends le cours;
Je reprends tes chaines,
Et c'est pour toujours.

Le Bonheur des Champs.

C'en est fait, je quitte Paris;
Son éclat, son bruit m'importune;
Au faux brillant, à la fortune,
Je n'attache plus aucun prix.
Repaire affreux de tous les vices,
Séjour de la corruption,
Je vous fuis; mon ambition
Se porte vers d'autres délices.
La campagne, et tous ses attraits,
Présente à mon âme ravie
Des tableaux plus rians, plus vrais,
Une plus agréable vie.

Je vous consacre mes instans,
Séjour heureux de l'innocence;
Dans le calme et l'insouciance
Je vais passer mes derniers ans.
Assez longtems en esclavage,
Dans le tourbillon des cités
Mes jours coulèrent agités,
Je veux aller vivre au village.
C'est là que l'âme en liberté
Jouit de sa noble existence,
Et reprend cette indépendance
Qui fait notre félicité.
Quel plaisir charme que de voir renaître,
Sous l'humble toit de mon hameau,
Ces douceurs d'un bonheur champêtre
Que je goûtai dès le berceau!
Tems heureux, qui fites naguère
Le charme de mes jeunes ans,
Votre illusion passagère
N'a duré que quelques instans!
Ah! du moins, que dans ma vieillesse,
En me rappelant ces plaisirs,
Je puisse de leur douce ivresse
Embellir mes derniers loisirs!
Que près d'une épouse chérie,
Environné de mes enfans,
Je voie s'écouler ma vie

Au milieu de leurs soins touchans!
Le matin, avant que l'aurore
Ait doré la cime des monts,
Je visiterai tous les dons
Que la nature fait éclore.
Mon Antoinette, à son réveil,
Sur le lin que son sein décore
Verra la rose au teint vermeil
S'épanouir plus belle encore.
Un baiser surpris au sommeil
De cette compagne adorée,
L'avertira que le soleil
Eclaire déjà la contrée.
Alors nous partons. Du jardin
Parcourant l'étendue entière,
Nous respirons l'air du matin,
Et nous visitons le parterre.
Brillante de mille couleurs,
De l'œillet la corolle éclose
Dispute son rang à la rose,
Et prétend régner sur les fleurs;
Là, sous l'herbe qui la recouvre,
La violette fuit les yeux,
Mais son parfum délicieux
Trahit ses vœux et la découvre;
Plus loin, le jasmin va s'ouvrir,
Et sur sa pétale argentée,

De frémissement agitée,
N'attend qu'un souffle du Zéphir.
~~Mais~~ Le soir le potager ~~nous~~ m'appelle ;
De ses légumes précieux,
Rangés par bande parallèle,
Bientôt mes soins officieux
Ont éloigné l'herbe nouvelle
Qui croît et s'étend autour d'eux ;
Sur leurs tiges décolorées
Versant un flot réparateur,
Je rends aussitôt la vigueur
à leurs racines altérées.
Près de ~~nous, au même moment,~~ moi, dans le même instant,
De l'active et prudente abeille
Le vol et le bourdonnement
Retentissent à ~~notre~~ mon oreille ;
Et cet essaim industrieux,
Par sa prévoyance admirable,
~~Nous~~ prépare à l'envi pour ~~notre~~ ma table
Un miel pur et délicieux.

Auguste et sage Providence,
Toi qui veilles sur nos besoins,
Reçois de ma reconnaissance
L'hommage qu'on doit à tes soins !
Sur le passage de la vie
Toi qui sais répandre des fleurs,
Consolante Philosophie,

Charmer par de douces erreurs,
Et les maux dont elle est suivie,
Et la source de mes douleurs;
Eclairer ma faible existence
Des purs rayons de ton flambeau,
Et que ta divine influence
Adoucisse encor la souffrance
Qui nous accompagne au tombeau!

A ma Muse.

Muse, reposons nous un peu;
~~Ralentis ton ardeur divine~~,
Et ~~qu'à ton poétique~~ feu
~~Succède une grâce badine~~.
Laissons aux tragiques auteurs
Leurs travaux nobles et sublimes;
Pour peindre les vertus, les crimes,
Il faut de trop fortes couleurs.
J'aime mieux sur des ritournelles,
Et dans de folâtres couplets,
Chanter les amans et les belles,
Le cœur seul en fait tous les frais.

[Left margin:]
J'ai besoin de reprendre haleine
Modère l'ardeur de ton feu:
Je hais le travail et la peine.

Nargue de l'austère Sagesse,
Au maintien froid, au front ridé,
Qui nous peint l'amoureuse ivresse
Comme une honteuse faiblesse
À qui la Raison a cédé !
De l'Amour tout connaît l'empire ;
L'univers entier suit ses loix ;
Sur tout il exerce ses droits,
Par lui tout se meut, tout respire.
Célébrons l'aimable gaité
Qu'on ressent près de sa maîtresse,
Et d'une innocente caresse
La douce et pure volupté ;
Chantons le vin et la folie ;
De l'amour portons le bandeau ;
Aux sages, à ces buveurs d'eau,
Léguons notre mélancolie,
Et quittons sans regret la vie,
Quand il faut descendre au tombeau !

Elégies.

Sur la mort d'un jeune Enfant.

Adolphe! Cher enfant que le Destin sévère
Ravit en un instant à l'amitié d'un père,
Je t'ai donc dit adieu... mais adieu pour toujours!
La mort, sourde à ma voix, a terminé tes jours.
Hélas! entrant à peine au séjour de la vie,
Les Dieux ont-ils voulu qu'elle te fut ravie?...
Etre innocent et cher! tes cris et ta douleur
Retentiront longtems dans le fond de mon cœur;
Longtems ta voix plaintive, et mes tendres alarmes,
Sur ta perte en secret feront couler mes larmes.
Ta fragile existence a passé, du berceau,
Comme un souffle léger, dans la nuit du tombeau.
Dors en paix, cher enfant, et que ton innocence
Au séjour des Elus trouve sa récompense!
Puisse la Mort bientôt, me frappant à mon tour,

Nous réunir tous deux au céleste séjour,
Et, délivré des maux, des soucis de la terre,
Te rendre pour toujours à l'amitié d'un père!

A la Mort.

Ô Mort! ô douce Mort! Espoir des malheureux!
Je t'invoquai ~~jadis~~ longtems dans mes dernières peines,
Et, sensible à mes pleurs, tu descendis des cieux
Pour m'affranchir du poids de mes pesantes chaines.
Accablé par mes maux, ~~abattu~~ succombant sous leur faix,
Et ressentant déjà ton ombre bienfaitrice,
Je me disais: « enfin, je vais donc désormais
Dans un sommeil doux et propice,
Jouir d'une éternelle paix! »
Hélas! Je me croyais à mon heure dernière;
L'Eternel autrement en avait ordonné.
Par des soins bienfaisans, du mal abandonné,
J'entr'ouvris de nouveau mes yeux à la lumière.
Ô Mort! loin de mon lit ton image avait fui;
Le flambeau de l'espoir dans mon âme avait lui,
Et je continuai ma pénible carrière.
Hélas! peut être un jour accablé par les ans,
Et tenant à la vie, aux biens, à des enfans,

Loin d'invoquer ton assistance,
Je redouterai ta présence;
Mais alors sans pitié fais-moi subir ta loi,
Anéantis ma débile existence,
Trop heureux, en mourant, si je laisse après moi
Des amis, des regrets, de la reconnaissance!

L'Absence.

Loin d'une épouse que j'adore,
Et des lieux où je vis le jour,
Au sombre ennui qui me dévore
Suis-je donc livré sans retour?
Ah! s'il faut loin de mon amie
Passer ainsi mes tristes jours,
Si je ne puis avoir recours
Au Dieu qui soutenait ma vie,
Ô Mort! espoir des malheureux,
Mets un terme à mon existence;
Vivre seul et sans espérance
N'est plus qu'un tourment à mes yeux.
Si le Destin inexorable
N'a pas épuisé tous ses traits,
J'attends de ta main secourable

Ce dernier de tous les bienfaits;
Mais si les Dieux me sont propices,
Si, par d'aussi grands sacrifices,
Je puis obtenir leurs faveurs,
Ô Mort! fuis loin de ma présence!
Que ta faux, à ma vive instance,
Respecte nos tendres ardeurs;
Écartes de ma belle amie
Les maux qui termineraient ses jours,
Et que le Dieu seul des amours
Veille au bonheur de notre vie!

Voeux.

Je reprends mon indépendance,
Mars, et je quitte tes drapeaux.
Assez longtems, sous ta puissance,
J'ai surmonté mon indolence,
Je veux jouir de mes travaux.
C'est en vain qu'à mon Roi fidèle
Mon cœur en murmure tout bas;
J'ai donné, si je m'en rappelle,
Pour son service, en maints combats,
Assez de preuves de mon zèle,

Pour que l'honneur n'en souffre pas.
Mais il faut quitter sa bannière,
Et neuf lustres bien accomplis,
À mes membres trop affaiblis
Ferment pour jamais la barrière
Où je combattis pour les lis.
Un jour, je l'espère, mes fils,
Prenant leur père pour modèle,
Comme lui, d'un amour fidèle
Brigueront d'obtenir le prix.
Que leur jeunesse consacrée
À la défense de leur Roi,
Acquitte la dette sacrée
Dont l'honneur nous fait une loi;
Satisfait de ma destinée,
Fier de leurs glorieux succès,
Alors je verrai sans regrets
Finir ma dernière journée.

Imitation
de l'Elégie de Properce:

„ Non ego nunc tristes vereor, Mea Cynthia... "

Dans l'état où je suis, descendre chez les morts,
N'est pas, ô ma chère Cynthie,
Ce qui me coûtera de plus cruels efforts;
Mais quitter peut être la vie,
Sans être aimé de toi, sans presser dans mes bras
Celle qui doit m'être ravie,
Ah! je crains ce malheur bien plus que le trépas.
L'amour, dans mon âme asservie,
Est si brûlant, qu'il peut embrâser sous tes pas
Ma cendre même refroidie.

Ainsi Protésilas, au ténébreux séjour,
Ne put effacer de son âme
L'image d'une épouse, objet de son amour;
Et, pour lui peindre encor sa vaine flamme,
Son ombre erra longtems près d'elle nuit et jour.
Pour moi, dans ces demeures sombres,
Quelque soit le destin qui me soit réservé,
Je conserverai chez les ombres
Le trait que l'amour même en mon âme a gravé.

En vain, sur ces affreuses rives,
Mille jeunes beautés, dans la Grèce captives,
Viendront se présenter à moi :
Insensible, mes yeux ne verront que tes charmes,
Ces charmes si puissans, qui m'ont soumis à toi,
À qui tous les mortels devraient rendre les armes.
De vieillir le Destin peut t'imposer la loi,
Le dernier de tes jours verra couler mes larmes.
Ma Cynthie ! ah ! sur mon tombeau
Si tu partageais ces alarmes,
Que mon sort me paraîtrait beau !

Mais que je crains, hélas ! qu'une flamme étrangère
De mon bûcher ne détourne tes pas,
Et ne prive encor ma poussière
Des pleurs qu'à tes beaux yeux demande mon trépas !
Est-il, Cynthie, une maîtresse
Que les menaces de l'Amour
Ne puissent subjuguer un jour,
En profitant de sa faiblesse ?
Ah ! tandis que nous le pouvons,
Aimons-nous donc, ô ma Cynthie !
Le tems s'écoule, jouissons,
L'amour fait seul le bonheur de la vie.

Odes.

Le Courage dans l'Adversité.

Puissant Maître de l'harmonie,
Prête-moi tes divins accens;
Qu'un pur rayon de ton génie
Anime et réveille mes sens!
Des nobles élans de mon âme
Fais jaillir ta céleste flamme;
Daigne immortaliser mes vers!
Et que les doctes Immortelles,
à tes ordres toujours fidelles,
Viennent s'unir à mes concerts!

Destin, qui me poursuis sans cesse,
Epuise sur moi ta rigueur;
Au sein même de la détresse,
Le calme règne dans mon cœur.
Le frêle roseau que l'orage
Agite et meurtrit dans sa rage,

Cède à ses efforts tout puissans;
Mais le chêne élève sa tête,
Et résistant à la tempête,
Brave la colère des vents.

Qu'ai je fait, depuis mon enfance,
Pour mériter tous mes malheurs?
N'as tu pas, sur mon existence,
Vidé la coupe des douleurs?
Ma jeunesse, en proie aux alarmes,
Dans le tumulte affreux des armes
S'est éteinte comme un flambeau;
Il ne me reste, en ma vieillesse,
Pour seul soutien de ma faiblesse,
Que le triste espoir du tombeau.

Sur moi la fortune ennemie
N'a pas épuisé tous ses traits,
Et, pour empoisonner ma vie,
C'est peu des maux qu'elle m'a faits.
L'avenir n'offre à ma constance
Qu'un nouveau surcroît de souffrance,
Dont l'aspect afflige mon cœur;
Et ce peu de jours qui me reste,
Déjà mon étoile funeste
L'a marqué du sceau du malheur.

Destin cruel, inexorable,
Poursuis le cours de tes rigueurs;
Tu me verras, inébranlable,
Braver tes coups et tes fureurs.
Ton injuste persévérance
Ne peut affaiblir ma constance;
Mon cœur n'en est point abattu.
Du courroux affreux qui t'anime
Je puis bien être la victime,
Mais non manquer à la vertu.

Qu'est ce, au surplus, que cette vie
à laquelle on met tant de prix?
Cette existence qu'on envie
Vaut-elle qu'on en soit épris?
De maux, de soucis et de peine
Ce n'est qu'une pesante chaine,
Qui n'a de terme que la mort;
Pénible et douloureux passage,
Qui ne présente aux yeux du sage
Qu'un long orage loin du port.

Mortels, qu'un fol orgueil enivre,
Qu'un faux bonheur flatte et séduit,
Craignez, ah! craignez de survivre
Au fantôme qui vous conduit!
Rien n'est stable sur cette terre;

La félicité passagère
Dont vous jouissez maintenant,
Peut s'éclipser à son aurore,
heureux, si vous sentez encore
Qu'ici bas tout n'est que néant.

Opposez un ferme courage
aux tourmens de l'Adversité:
Du Destin c'est vaincre la rage,
que de souffrir avec fierté.
Une inébranlable constance
Des maux adoucit la souffrance,
Lorsqu'ils ne sont point mérités,
Et peut appaiser la colère,
En suspendant l'ordre sévère
Des Dieux contre nous irrités.

Imitation
de la 1.ere Ode d'Anacréon.

Sur le caprice de sa lyre.

Je voulais célébrer, un jour,
Sur ma lyre, les deux Atrides;
Malgré moi, les cordes perfides
Ne résonnèrent que l'amour.

Piqué, je démontai ma lyre,
Changeant de cordes tour à tour;
D'Alcide je chantais l'empire,
Ma lyre soupirait l'amour.

Héros, la gloire en vain m'appelle,
Je vous dis adieu pour toujours;
À ma voix ma lyre rebelle
Ne veut chanter que les amours.

Imitation
de l'Ode 37e. d'Anacréon.

Sur le Printems.

Au retour du Printems,
Voyez comme les roses
À l'envi sont écloses
Et ~~brillent~~ parfument dans les champs !

Par sa chaleur féconde,
La nouvelle saison
Ranime le gazon,
Et vient amollir l'onde.

Voyez l'adroit Plongeon
Se jouer sur la rive,

Et la Grue attentive
S'éloigner du vallon!

Phébus, de sa lumière,
Répand les doux rayons,
Et les noirs Aquilons
N'effrayent plus la terre.

Les prés et les ormeaux
Reprennent leur verdure,
Et partout la culture
Enrichit les côteaux.

À travers le feuillage
Et les tendres rameaux,
Des rustiques travaux
Tout présente l'image.

L'olive s'arrondit
Sous sa fleur desséchée;
Sur sa branche penchée
Le Cytise fleurit;

La vigne se couronne
De pampres verdoyans;
L'arbre, des fruits naissans
Que nous promet Pomone.

Stances.

La Vieillesse.

C'est en vain que je ~~m'étourdis~~ me roidis,
~~Et que je chasse la tristesse~~ Contre le chagrin qui m'oppresse;
Mes amis, plaignez ma faiblesse,
Je m'apperçois que je vieillis.

Les Jeux, les Ris et la Folie
M'ont abandonné tour à tour;
hélas! Je crains bien que l'Amour
Ne me fausse aussi compagnie.

La froide, l'austère Raison,
Me surprend dans mes rêveries,
Me fait quelques agaceries,
Et déjà me traite en barbon.

Des illusions de la vie
Je sens échapper le bandeau,
Et mes yeux cherchent le flambeau
De la triste Philosophie.

ah! quelle compensation!

Le raisonner vaut-il l'ivresse,
Les doux plaisirs de la jeunesse,
Les charmes d'une passion?

C'en est fait, de mon existence
Les plus beaux instans sont passés;
Les prestiges sont effacés,
La froide vieillesse s'avance.

Adieu, plaisirs! adieu, gaité!
Adieu, séduisantes chimères!
Erreurs qui me ~~furent~~ fûtes si chères,
Pour toujours hélas!
Hélas! vous m'avez donc quitté!

Une mortelle indifférence
Déjà vient assiéger mon cœur;
Il faut renoncer au bonheur;
Il n'est plus pour moi d'espérance.

Renoncer au bonheur!....ô Dieux!
Quoi! ne puis-je être heureux encore?
Pour n'être plus à son aurore,
Le jour est-il moins radieux?

Il est des plaisirs de tout âge,
Et des fleurs de toutes saisons;
Le sage se dit: „Jouissons!
Je suivrai l'exemple du sage.

Le Dépit.

Sans espoir d'être aimé, je gémis nuit et jour
Des superbes dédains de l'orgueilleuse Arsène;
Aux feux que je lui peins elle oppose la haine,
Et se met en courroux au seul nom de l'amour.

J'avais fait le serment d'oublier l'inhumaine,
De rompre mes liens et de fuir sans retour;
Et, loin d'abandonner ce funeste séjour,
J'ai pris plaisir encore à resserrer ma chaine.

Je veux, pour cette fois, m'affranchir sans détour,
Et terminer enfin mes tourmens et ma peine;
Oui, cruelle, je cède au transport qui m'entraine,
Et vais, dans mon dépit, te haïr à mon tour.

Tu ris de mes efforts, tu n'en es que plus vaine;
Tu crois d'un seul regard me fixer à ta cour;
Je brave maintenant tes charmes tour à tour;
Tu n'es plus, à mes yeux, qu'une indigne sirène.

Va faire répéter aux échos d'alentour
Qu'il n'est pas un mortel que ta beauté n'enchaine;
Ma voix ajoutera que l'insensible Arsène
Ne se plait qu'à charmer, sans ressentir d'amour.

A Antoinette.

Loin de toi, ma chère Antoinette,
Ton ami souffre nuit et jour;
Plus de paix, plus de chansonnette,
Tout lui déplait, hors son amour.

Vers les lieux chéris qu'elle habite,
Et que sa présence embellit,
hâtez vous, zéphirs; allez vite
Semer des roses sur son lit.

Embaumez l'air qu'elle respire
De vos parfums délicieux;
Qu'à son réveil ma tendre lyre
Rende des sons harmonieux.

Peignez lui les maux que j'endure,
L'ennui qui partout suit mes pas,
Et ma tendresse qui murmure
Du tems où je ne la vois pas.

Dites lui que depuis l'aurore
Jusqu'à l'heure où le jour s'enfuit,
Je l'appelle, et la nomme encore
Dans les ténèbres de la nuit.

Qu'à mes sermens toujours fidèle,
Toujours constant dans mon amour,
Je ne respire que pour elle,
Je n'aspire qu'à mon retour.

À mon retour !... Dieux ! quelle ivresse !
Que ce moment aura d'appas,
Quand un mot d'elle, une caresse,
Me feront voler dans ses bras !

Partez, Zéphirs ; à ma tendresse
Rendez ce soin officieux,
Et que ces vers, à leur adresse,
Parviennent à travers les cieux.

Messagers du Dieu qui m'inspire,
Vous devez ce soin à mes chants ;
C'est l'amour qui monte ma lyre,
C'est vous qui servez les amans.

heureux Zéphirs ! que je regrette
De ne pouvoir vous ressembler !
Vous allez revoir Antoinette ;
Je reste ici pour la pleurer.

Sur la mort.

Mourir n'est rien ; c'est la façon
Qui me tourmente et m'importune ;
La mort n'est point une infortune ;
Mais souffrir !... ~~ce penser me~~ j'en ai donne le frisson.

Si l'on mourait sans maladie,
Ainsi que s'éteint un flambeau,
Ah ! qu'un tel destin serait beau,
Et qu'il serait digne d'envie !

Le Ciel n'accorde ce bonheur
Qu'à très peu d'êtres dans ce monde ;
Et lorsque pour la nuit profonde
On part, c'est avec la douleur.

Si l'Espérance, en cette vie,
Nous prête son divin secours,
hélas ! au dernier de nos jours,
De mille maux elle est suivie ;

Et lorsque du fatal ciseau
La Parque est prête à faire usage,
C'est en nous déchirant de rage
Qu'elle nous envoie au tombeau.

Les quatre saisons.

Sortez de vos hameaux, Nymphes de ce bocage;
L'hiver fuit, le Printems renait avec les fleurs;
L'Aurore sur les prés a répandu ses pleurs,
Et les oiseaux charmés chantent sous le feuillage.

L'astre du jour s'élève et brule l'horison;
Ses feux ont des mortels relevé l'espérance,
Et la blonde Cérès, amenant l'abondance,
Les invite aux travaux d'une riche moisson.

Mais Pomone et Bacchus, comblant leur allégresse,
Se présentent, chargés de fruits délicieux;
La coupe se remplit d'un nectar précieux;
La nature pour eux étale sa richesse.

Epuisée, elle tombe; et de ses noirs frimats
L'hiver environné, rapidement s'avance;
Nymphes, dans vos hameaux supportez sa présence,
Car un nouveau Printems va naitre sous ses pas.

Ainsi, de notre vie intéressant emblême,
Les saisons, à nos yeux, représentent nos jours;
La peine et le plaisir en mélangent le cours,
Et l'espoir suit encore à notre heure suprême.

Le Vieillard et la jeune Fille.

Jeune fille, pourquoi ces ris
Qui se peignent sur ton visage ?
Encore au printems de ton âge,
Tu méprises mes cheveux gris.

D'un éclat brillant, éphémère,
Ton jeune cœur est enchanté ;
Tu ne crois pas que ta beauté
Ne soit qu'une fleur passagère.

Tu te flattes qu'en ta faveur
Les Destins moins inexorables,
Epargneront les traits aimables
Qui font aujourd'hui ton bonheur.

Ou, si tu n'oses y prétendre,
Tu crois au moins que l'avenir
Pour toi sera lent à venir,
Et se fera longtems attendre.

Ah ! détrompe toi ; cette erreur
N'abuse que trop la Jeunesse ;
Le Tems ~~sur~~ vers toi s'avance, et presse
Son pas rapide et destructeur.

Suis les conseils de la Sagesse,
Jouis des jours de ton printems;
Demain il ne sera plus tems;
Demain, pour toi, c'est la vieillesse.

Heureuse encore si les Cieux
T'accordent ce triste avantage!
Tu verras alors, à cet âge,
Qu'un vieillard est l'ami des Dieux.

L'Amour et la Sagesse.

Amour! que de tourmens tu causes dans la vie!
Que tes adorateurs ont peu d'instans heureux!
Si l'on savait combien tu fais de malheureux,
De vivre sous tes loix on n'aurait guère envie.

Quel est l'infortuné qui n'a pas de tes maux
Souffert l'horrible poids sous ton joug indocile?
A t'il pu se flatter qu'il lui serait facile
De régler ses destins et d'avoir du repos?

Peut-il avoir joui d'un bonheur sans mélange?
Ses chagrins n'ont-ils pas surpassé ses plaisirs?
Dominé, malgré lui, par ses fougueux désirs,

Il attendrait en vain que la Raison le venge.

Maître capricieux ! Tu fondas sur nos sens
Et sur nos passions ton despotique empire ;
Dans nos cœurs palpitans tu souffles le délire,
Et tes bienfaits encor sont de cruels présens.

Brûlé de mille feux, je te rendis les armes ;
Je cédai sans efforts à tes caprices vains ;
Et je subis le sort des aveugles humains,
Qui payent tes plaisirs par un siècle de larmes.

L'âge est enfin venu dissiper mon erreur ;
Il a détruit en moi ton empire frivole ;
En bravant ton pouvoir, je brise ton idole,
Et le calme revient habiter dans mon cœur.

Grâce te soit rendue, ô divine Sagesse !
Toi seule fais goûter la paix et le bonheur.
J'abjure de l'amour le prestige trompeur ;
Tu seras désormais mon unique maîtresse.

Mes Vœux.

Reviens habiter parmi nous,
Douce Paix, heureuse Concorde!
Français! Français! que la Discorde
À jamais s'éloigne de vous!

Qu'ils soient effacés sur la terre,
Ces jours de honte et de douleur,
Où le massacre et la terreur
Désolaient la patrie entière!

Qu'ils soient voués au déshonneur,
Ces apôtres de tous les crimes,
Qui de bourreaux et de victimes
S'entouraient en ces tems d'horreur!

Marqué du sceau de l'infamie,
Leur front s'abaisse humilié;
Heureux, si leur nom oublié
Peut laisser ignorer leur vie!

Et vous, ténébreux défenseurs
De cette honteuse anarchie,
Cessez d'égarer la patrie
Par vos sophismes corrupteurs!

Que votre plume mercenaire,
Rendue à d'utiles travaux,
S'honore d'ouvrages nouveaux,
Au lieu de régenter la terre.

Souffrez enfin que les français,
Fatigués de votre démence,
Du Prince admirent la clémence,
Et laissez le régner en paix.

Mes Adieux.

Adieu, ma lyre ! adieu, Chimères !
Muses, qui fites mes beaux jours,
Muses qui me futes si chères,
Je vous dis adieu pour toujours !

L'Aveugle et trompeuse fortune
Un instant fascina mes yeux ;
Je quitte sa cour importune,
Pan, Bacchus, deviennent mes Dieux.

À l'aimable flore, à Pomone,
Mes Jours vont être consacrés ;
heureux, si leur culte me donne

Les biens que j'ai tant désirés!

Un bonheur pur et sans nuage
Fut toujours l'objet de mes vœux;
C'est au hameau, c'est au village
Que l'homme peut seul être heureux.

Dans le calme de l'innocence
Il trouve l'oubli de ses maux,
Et la plus douce récompense
Dans le produit de ses travaux.

Sans ambition, sans envie,
Exemt de soucis dévorans,
Doucement il passe sa vie,
Et n'en compte pas les instans.

Il voit de loin gronder l'orage;
La foudre respecte ses toits;
Ce n'est pas l'asile du Sage
Qu'elle atteint, mais celui des Rois.

Adieu, ma lyre! adieu, Chimères!
Muses, qui fîtes mes beaux jours,
Muses qui me fûtes si chères,
Je vous dis adieu pour toujours.

⁂

Pièces diverses.

Les deux Auteurs,

Dialogue.

Catachrésius.

Eh! Monsieur Périphrasius,
Quel heureux hasard nous rassemble?
Depuis ~~bien tems~~ longtems, ~~je crois, ensemble~~ ce me semble
ici Nous ne nous étions ~~encor~~ vus.

Périphrasius.

C'est vrai, monsieur; mais un ouvrage,
Que je me hâte d'achever,
M'a privé de cet avantage,
Et j'étais en train d'y rêver.
Je suis pressé par mon libraire,
Par le Public, par mes amis;
Chacun veut donner son
~~Et, si je suivais leurs~~ avis,
Et Je ne ~~saurais~~ sais plus comment faire
Pour me tirer de cette affaire.

L'un me dit: ~~Faites~~ Il faut imprimer,
Vos œuvres sont faites pour plaire;
L'autre: Vous m'avez su charmer,
Et je retiens un exemplaire;
Celui-ci veut de mes écrits
Entendre faire la lecture;
Celui là s'écrie, et m'assure
Que je ravirai tout Paris;
Enfin, c'est un bruit, une presse,
Que je ne puis plus y tenir.

Catachrésius.

Le Public à vous s'intéresse;
Cela doit vous faire plaisir.

Périphrasius.

Sans doute. Entre nous, tous les hommes
Ont leur petite vanité,
Et c'est, dans le siècle où nous sommes,
Le faible de l'humanité.
Aussi n'ai-je pu me défendre
D'un certain mouvement d'orgueil,
Après le favorable accueil
Auquel ma muse a su prétendre.
Pour atteindre, à la vérité,
Ce dégré de célébrité,
J'ai mis au jour quelques ouvrages
Dignes de la Postérité;

Et j'ai réuni les suffrages,
Malgré les cris et les outrages
De l'injuste malignité.
Avec raison je puis donc croire,
Sans me flatter de mes succès,
Qu'un jour au Temple de Mémoire
Mon nom pourra trouver accès.

Catachrésius.

Oh! personne, à Paris, n'en doute;
On rend justice à vos talens;
Et, pour plaire aux honnêtes gens,
Vous êtes dans la bonne route.
Mais cet ouvrage merveilleux,
Que le citadin curieux
Attend avec impatience,
Ne puis-je....?

Périphrasius, _lui donnant un manuscrit._

Jettez y les yeux,
Et jugez de son importance.

Catachrésius, _lisant._

"_Traité curieux sur les Chats,_
"_Contenant la cause physique_
"_De la destruction des Rats._
Certes! le titre est magnifique!

Périphrasius.

Il est simple et sans ornement.
Poursuivez, s'il vous plaît.

Catachrésius, lisant.

"Préface."

Périphrasius.

Bon. Lisez attentivement.

Catachrésius.

Ah! monsieur, faites nous en grâce.

Périphrasius.

Quel dommage!

Catachrésius, lisant.

"Avertissement."

Passons encore.

Périphrasius.

Assurément,
vous perdez beaucoup.

Catachrésius, lisant.

"Dédicace."

Passons, passons. "Avant-propos."
Passons outre.... encore une Épître?

Périphrasius.

Eh! donnez vous donc du repos.

Catachrésius.

Je cherche le premier chapitre.

Périphrasius.

Que ne sautez vous à la fin,
Monsieur le feuilleteur de livre?
La peste soit de l'aigrefin!

Catachrésius.

Ne faites point tant le mutin,
On pourrait vous apprendre à vivre.

Périphrasius.

Vous?

Catachrésius.

Moi.

Périphrasius.

Se peut-il qu'un auteur
Reçoive une insulte pareille!

Catachrésius.

Vous n'êtes qu'un mauvais rimeur,
Qui vous croyez une merveille.

Périphrasius.

Et vous n'êtes, vous, qu'un Midas,
Un ignorant en cent manières.

Catachrésius.

Allez raisonner sur les Chats,
Avec eux, dessus les gouttières.

Périphrasius.

Morbleu! ---

Catachrésius.

Ne me répliquez pas,
Ou redoutez les étrivières.

Périphrasius, sur le ton d'un inspiré.

Ô Muses! quel affront sanglant
Pour un nourrisson du Parnasse!

Catachrésius, sur le même ton.

Rougissez de voir ce Pédant,
Qui crève d'orgueil dans sa crasse!

Périphrasius, continuant.

Inspirez moi quelque rondeau,
Quelque belle et bonne épigramme!

Catachrésius.

Cherches, cherches dans ton cerveau,

J'ai là tout près ton anagramme.

Périphrasius, continuant.

Partez, mes vers, en traits hardis,
Écrasez cet animalcule!

Catachrésius.

À pleines mains, sur tes écrits,
Je verserai le ridicule.

Périphrasius.

J'aurai contre toi tout Paris.

Catachrésius.

J'aurai, moi, je t'en avertis,
Pour me venger, un bras d'Hercule.

Le Villageois et le Noyer.

Fable.

"Pourquoi rompez vous mes rameaux?
"Pourquoi brisez-vous mon feuillage?
Disait un Noyer des plus beaux
À certain Manant de village,
Qui, la gaule à la main, frappait à tours de bras
Sur les fruits que ne pouvait pas

Atteindre de bien haut le grossier personnage.

"Attendez, au moins, que mes noix
"Puissent, pour remplir votre attente,
"Murir encor pendant un mois;
"D'elles-mêmes alors, et par leur propre poids,
"Elles tomberont, et mon bois
"Pourra produire encor dans la saison suivante.
— "Attendre un mois! répondit le Manant;
"Cela ne fait pas mon affaire.
"Je veux jouir; il ne m'importe guère
"Que pour l'autre saison tu sois encor vivant.
"Ton fruit me plaît, je l'abats à présent.
"Plus tard, je ne pourrais peut être satisfaire
"Le goût qui, près de toi, m'attire en ce moment."

Ainsi, pour contenter un caprice frivole,
Et pour ne pas vouloir retarder un plaisir,
Au présent la Jeunesse immole
Les ressources de l'avenir.

L'Evêque et son Diocésain.

"Suivez l'esprit de l'Evangile;
"Pour les biens de ce monde ayez un saint mépris,
"Et puis il vous sera facile
"D'aller après tout droit en Paradis
"Jouir d'un bonheur pur, innocent et tranquille."
Ainsi parlait à ses Diocésains
Un Evêque affligé d'un million de rente,
De six laquais, une jeune parente,
Et de deux ou trois orphelins.
Quelqu'un lui dit, quand il fut hors du temple:
"Vous prêchez fort éloquemment;
"Votre morale est bonne, assurément,
"Mais, Monseigneur, donnez l'exemple."

La Réponse à double sens.

À sa toilette, un jour, Dorval surprit Clarisse,
Clarisse qui comptait déjà trente printems,
Sauf les erreurs de date et les mois de nourrice,

Ce qui pouvait valoir à peu près quarante ans.
La dame, en négligé, cherchait, devant sa glace
À réparer les outrages du tems,
Même à fixer encor quelques amans;
Un coup de vent survient, et puis déplace
Certain mouchoir qui recouvrait son sein.
Dorval, sur cet objet, porte les yeux soudain,
Et Clarisse aussitôt reprit une autre place.
"Eh bien! que faites vous, monsieur? dit-elle enfin;
"Madame, lui répond Dorval d'un air malin,
"Je regarde ce qui se passe."

Le Procès en séduction.

La jeune Iphis se prétendait séduite,
Et, pour ce fait, poursuivait son amant.
Maître Braillard, chargé de la poursuite,
Ne trouvant point son moyen suffisant,
Lui conseillait de ne pas donner suite
À ce procès, qu'il perdrait surement.
Contre son gré, la plaideuse éconduite,
À son logis s'en revint tristement.
Le lendemain, chez l'avocat conduite,
Iphis accourt, et d'un air triomphant:

"Nouveau moyen! dit-elle en rougissant;
"Ce matin même encore il m'a séduite."

Le Ver-luisant.

"Qu'il est doré! qu'il est brillant!
Disait un Villageois, perché sur sa monture,
En voyant un Seigneur passer dans sa voiture.
"Bah! reprit son voisin, ce n'est qu'un Ver-luisant."

Les progrès de la Civilisation.

Deux Mâtins se battaient à s'entredéchirer,
Pour la possession d'une jeune Levrette;
Un homme, à ce combat, paraissait s'amuser.
"Je tiens enfin, dit-il, une preuve complette
"Que ces animaux là vont se civiliser."

L'Echo.

Dans un dîner, à la campagne,
Quelqu'un parlait, devant certain Gascon,
D'un Echo répétant six fois le même nom,
Lorsque l'on se plaçait au bas d'une montagne.
" Eh! Sandis! messieurs, cé n'est rien;
" J'en connais un d'un tout autre mérite,
S'écria le Gascon; quand on démande au mien:
" Comment vous portez vous? L'Echo répond de suite:
" Cadédis! Jé mé porte bien. "

Naïveté.

" Mariez vous, disait un Père déjà vieux,
" Vous ferez bien; mais écoutez, ma fille,
" Ne vous mariez pas, vous ferez encor mieux.
— " Mon père, soutenons l'honneur de la famille,
Reprit la pauvre enfant, que ce mot effraya,
" Et faisons bien; fera mieux qui pourra. "

Contre un Médecin.

Le vieux Docteur Tuum obtient la vétérance ;
La terre, comme on dit, a couvert tous ses torts ;
Mais pour mettre à profit sa longue expérience,
Il postule l'emploi de Médecin des morts. (*)

(*) Médecin chargé de visiter les décédés.

La Maxime retournée.

" Qui ne pense qu'à soi n'est pas digne de vivre, "
a dit certain Auteur, qu'on cite assez souvent.
Damon, ainsi qu'il suit, a corrigé son livre :
" Ne vivre que pour soi, c'est penser dignement. "

Sur les Femmes entretenues.

Avoir un amant sous ses loix,
Rend, à mes yeux, une femme estimable.

Il faut aimer, la nature a ses droits,
Et ce tribut, il est presque inévitable.
Mais que l'appât de l'or, le vil amour du gain,
La déterminent seuls à placer sa tendresse;
Qu'elle change vingt fois, au gré de sa faiblesse,
C'est se couvrir de honte et de dédain;
Manquer d'honneur et de délicatesse,
Et mériter un mépris souverain.

Imitation
d'une Epigramme de Martial.

À Fidentinus.

« Quem recitas meus est, ô Fidentine! »
(Epig. 39. Lib. 1.)

Les vers que tu nous lis, mon cher Fidentinus,
Sont, mot pour mot, l'ouvrage de ma plume;
Mais tu les lis si mal, qu'alors chacun présume
Qu'ils sont sortis de ton cerveau perclus.

Autre.

à Zoïle.

"*Pexatur pulchre rides mea, Zoïle, trita..*"

(Epig. 60. Lib. 2.)

En voyant mon habit râpé,
Tu ris de ma mince apparence.
Zoïle, à ton air d'opulence,
Mon œil ne peut être trompé :
Entre nous la seule différence,
C'est que mon habit est payé.

Autre.

"*Non amo te, Sabidi...*"

Non, Doris, je ne t'aime pas,
Et pour en expliquer la cause,
Je ne puis te dire autre chose,
Sinon que je ne t'aime pas.

Le Secret.

À certain Lord, qu'il connaissait à peine,
Un bavard vint, un jour, confier un secret.
"Surtout, Milord, soyez discret,
"N'en parlez à personne, ou ma perte est certaine.
"Mon cher, répond le Lord, c'est assez, entre nous;
"Je serai, je vous jure, aussi discret que vous."

L'Enterrement.

On allait enterrer, un jour, un gros richard.
La famille entière assemblée,
De manteaux était affublée,
Et n'attendait que l'instant du départ.
Un laquais enfin se présente,
Comme on s'entretenait des qualités du mort,
Et saluant la famille dolente:
"~~Messieurs~~, ~~dit-il~~ Lui dit, voilà monsieur qui sort."

Le Passe-dix.

Certain enfant de la Garonne
Un jour, au Passedix, perdit tout son argent.
" Foin de moi, cadédis ! Je suis un grand Pédant,
S'écria Mons' de Crac, en son humeur gasconne !
" Eh ! qué mé fait, à moi, sandis ! qué cé pié-plats
" Passe dix ou ne passe pas ?

Le Moyen d'avoir de l'esprit.

" Que ce pauvre Dorante est sot ! "
Disait un Parvenu, fier de son opulence.
" Il peut à peine dire un mot,
" Et je crois qu'il fait bien de garder le silence.
" Ma foi, lui répliqua quelqu'un malignement,
" Pour opérer en lui pleine métamorphose,
" Il ne lui manque qu'une chose,
" Mon cher, c'est d'avoir de l'argent. "

L'Epoux et son Voisin.

Un jeune Epoux, à son Voisin,
Se plaignait de n'avoir qu'une assez laide femme.
« Mon cher, dit celui-ci, pour embellir la dame,
« Mettez moins d'eau dans votre vin. »

Réplique à un Gascon.

« Sandis ! Je ne connais personne
« Plus sot que moi, quand je n'ai pas d'argent,
Disait, un jour, en badinant,
Certain Cadet de la Garonne.
Mon cher, Monsieur,
« ~~Hélas~~ ! ~~Je vois~~, à votre accent,
Lui dit quelqu'un, choqué de sa forfanterie,
« Je vois que malheureusement
« Vous le serez toute la vie. »

Le Moribond.

+

Un Moribond s'en allait tristement
Prendre un brevet pour l'autre vie.
Il avait fait son testament;
Mais il voulait encor, de son enterrement,
Régler les frais et la cérémonie.
Bref, l'entrepreneur est mandé:
" Combien pour la tenture, et combien pour la cire?
— " Deux cents francs." — Bah! vous voulez rire;
" Vous voulez être marchandé.
" Voilà cinquante écus; c'est honnête, j'espère;
" Je fais les choses assez bien;
" Et, moyennant ce prix, tenture, luminaire,
" Je ne veux me mêler de rien."

Consolation de Veuvage.

+

Un mari se désespérait
Du trépas de sa chère femme.
Un sien ami le consolait,
Et vantait fort la pauvre dame.
" Quel dommage! lui disait-il;

« Mourir et si jeune et si belle !
« Pour vous elle était si fidelle !
« Elle avait l'esprit si subtil !
« D'accord, dit le mari, tout en fondant en larmes ;
« De ces éloges-là je n'en démens aucun :
« Oui, mon ami, ma femme avait bien quelques charmes,
« Mais n'avait pas le sens commun. »

L'Ivrogne devenu sourd.

Certain Ivrogne devint sourd ;
Cela fit bruit dans tout le voisinage.
On visita son mal, et, pour couper au court,
La faculté le mit à l'eau pour tout breuvage.
Quel régime pour un buveur
Qu'une eau limpide, diaphane !
Passe encore pour la tisane,
Elle a du goût et de l'odeur.
Il s'y soumit pourtant, et l'eau de la rivière,
En deux mois, le tira d'affaire.
La nature fit tout, et de ce grand labeur
La Médecine eut tout l'honneur.
Mais, à peine guéri, voilà que mon ivrogne
Se met à boire de nouveau,

Non de la tisane ou de l'eau,
Mais bien force vin de Bourgogne,
Et de ce qu'il avait de meilleur au caveau.
Un sien ami lui dit: « Ce n'est pas être sage;
« Cette eau vous faisait tant de bien!
« Vous auriez dû n'en point quitter l'usage.
« À coup sûr, dans huit jours vous n'entendrez plus rien;
« Vous devriez, mon cher, y songer à votre âge.
« Ma foi, répliqua l'autre, entre nous, soyons francs:
« Je trouve que le vin me flatte davantage,
« Et qu'il vaut mieux que tout ce que j'entends. »

Le Né bourgeonné.

Certaine Dame, à qui le vin
Plaisait plus qu'il n'est convenable,
Et qui ne sablait à sa table
Que du Grave et du Chambertin,
Se voyant, un jour, dans la glace,
Le né tant soit peu bourgeonné:
Disait, hélas!
« Ah! dit elle, quelle disgrâce!
« Où donc puis-je avoir pris ce né?
« Où? répliqua la Chambrière,
Qui savait au juste le fait;

"Ici ce n'est plus un mystère,
"Et vous l'avez pris au buffet."

L'hypocrite.

Un paillard des plus hypocrites
Moralisait à tout moment.
"Faites-vous tout ce que vous dites?
Lui dit quelqu'un. — "Certainement;
"Et les preuves en sont complettes."
L'autre ajouta malignement:
"Vous taisez donc ce que vous faites?"

La Femme galante.

Une femme galante avec feu reprochait,
À certain Cavalier, son impudence extrême,
En lui disant qu'à tort il se vantait
De faveurs qu'obtient seul l'objet chéri qu'on aime.
"Madame, lui dit-il, sur de telles ~~faveurs~~ rigueurs
"Je crois que votre esprit s'abuse;
"Je ne me vante point d'avoir eu vos faveurs,

"Mais seulement je m'en accuse."

Le Cadran solaire.

"Va-t'en au Cadran solaire,
Dit un Maître à son Valet;
"La journée est belle et claire,
"Tu verras l'heure qu'il est."
Celui-ci, simple à l'extrême,
Au jardin court à grands pas,
Prend le Cadran dans ses bras:
"Monsieur, voyez y vous même,
"Car je ne m'y connais pas."

Henri-Quatre et Bassompierre.

Le bon henri, ce Roi cher aux français,
De glisser sur la glace eut un jour fantaisie.
Bassompierre, craignant qu'il n'exposât sa vie,
De ce jeu lui peignait les dangereux effets.
"Mais voilà, dit le Roi, beaucoup de mes sujets
"qui glissent, je puis bien glisser aussi, je pense?

 « Oh ! lui dit Bassompierre, en élevant la voix,
« Entre eux et vous grande est la différence ;
« Vous êtes bien d'un autre poids ! »

Réponse adroite.

Certaine Petite maîtresse
Disait, un jour, à l'un de ses galans :
« Ma foi, vous seriez bien le dernier des amans
« Pour qui j'aurais une faiblesse.
— « Je m'étais toujours bien douté
Répondit celui ci, sans perdre contenance,
« qu'il ne faut, avec vous, qu'un peu de patience,
« Pour être à la fin bien traité. »

Le Critique.

Chez un de ses amis, un jour, à la campagne,
Certain Critique se trouva.
« Comment trouvez vous ce bois là,
« Et ce verger qui l'accompagne ?
Lui demanda l'ami. Oh ! dit l'autre, un instant.

"Je critique cette montagne
"Qui dérobe à vos yeux l'aspect de cet étang.
"Votre remarque est pleine de justesse,
Reprit l'ami malignement;
"C'est bien dommage seulement
"que la critique ici n'emporte pas la pièce."

Réponse d'un Poète.

Un Poète avait fait un sanglant madrigal
Contre une femme avare, une franche harpie;
Un sien ami voulut en avoir la copie,
Et la lui demanda, sans y songer à mal.
"C'est juste, reprit l'autre, et, sans plaisanterie,
"Elle vous est bien due, ayant l'original."

Raisonnement.

La propreté, dit-on, entretient la santé;
La santé donne à l'homme une aimable gaité;
La gaité nous console et charme notre vie;
La propreté tient donc à la Philosophie?

Les Locataires.

Quels sinistres objets tourmentent ma pensée !
Voyez un peu mon bizarre destin !
J'occupe un logement auprès de Saint Martin ;
Un Menuisier loge au rez de chaussée ;
Au premier, c'est un Médecin ;
Au second, demeure un Notaire ;
Un Prêtre, avec sa ménagère,
Occupe près de moi l'appartement voisin ;
Et, justement au dessus de ma tête,
Le Sonneur de l'Eglise, avec le Sacristain,
De la maison habitent tout le faîte,
Et ne font que chanter du soir jusqu'au matin ;
Si bien, que quand de cette vie,
Un beau jour, il faudra partir,
Je pourrai me laisser mourir,
Sans manquer d'assistance et de cérémonie.

Gaité.

Nargue des serpens de l'Envie,
Et du noir Trio féminin !

Des uns je brave le venin;
Et sur les ronces de la vie
Je glisse en paix et sans chagrin,
Conduit par l'aimable folie,
Sans m'inquiéter du chemin.
Soumis aux arrêts du Destin;
De mes Jours la Parque ennemie
Est libre d'avancer la fin;
Je brave, en riant, sa furie.
Nargue des serpens de l'Envie,
Et du noir Trio féminin!

Boutade.

Sacrifiez vos biens, votre Jeunesse,
Exposez votre vie au milieu des combats,
Pour l'interêt des Potentats;
Ils vous promettent tout, quand le besoin les presse;
Mais à peine sont-ils maîtres de leurs Etats,
Qu'ils ont tout oublié, vos droits et leur promesse:
Les Princes sont de grands ingrats.

Saillie.

Philosophes fameux, dont la haute sagesse
Sut préserver vos noms des ravages du tems;
Vous qui sûtes dompter votre cœur et vos sens,
Vous, fiers des beaux jours de Rome et de la Grèce.
Si parmi vous alors eut vécu ma maîtresse,
Et si vous eussiez vu ses attraits ravissans,
Abjurant aussitôt vos sophismes savans,
Vous auriez tous brigué d'obtenir sa tendresse,
Et vous n'eussiez, près d'elle, été que des enfans.

Quatrain

Mis au bas du portrait du Roi, placé dans une chambre de Soldats de la Légion de l'Aisne, à Soissons, 1816.

Dans ces augustes traits où la clémence brille,
Nous chérissons un Roi, père de ses sujets;
Fidèles à sa voix, sous ses yeux désormais
Nous ne formerons plus qu'une même famille.

Les sept Béatitudes
d'un Militaire.

+

Heureux celui qui, libre en son service,
Peut s'exempter d'aller à l'Exercice;
Qui, toujours gai, toujours dispos et frais,
Peut dormir tard, et braver les Arrêts;
Qui, par l'effet d'une heureuse industrie,
Peut esquiver un jour de Théorie;
Qui peut enfin, sans être remarqué,
Escamoter une messe au Curé;
Et, profitant de l'adroite escapade,
Du même coup éviter la Parade!
Trois fois heureux le mortel fortuné
Qu'un bol de Punch attend après diné;
Qui peut après, attiré par sa belle,
Dans des bosquets s'égarer avec elle;
Et, fatigué des plaisirs de l'amour,
Ne se coucher qu'à la pointe du jour!

Moralité.

Chaque être, par la Mort, est atteint dans sa route.
La Jeunesse l'affronte avec témérité;
La Vieillesse la fuit; le méchant la redoute;
Et le Sage l'attend avec tranquillité.

Autre.

La Gloire se repaît d'agréables chimères;
L'avide ambition, de futiles grandeurs;
La Colère, des maux que causent ses fureurs;
La passion du Jeu, de chances mensongères;
L'Avarice, de l'or qu'elle amasse en secret;
La haine, du poison qu'elle apprête et distille;
L'amour, des doux plaisirs d'un commerce discret;
L'ivrogne, de projets, lorsque son corps vacille;
Le Jaloux seul, hélas! privé d'heureux momens,
S'alarme sans relâche, et n'a que des tourmens.

Autre.

Nous croyons bien souvent, dans tout ce qu'on nous dit,
Les lumières d'autrui supérieures aux nôtres.
Le moyen de manquer d'esprit,
Est d'en trop supposer aux autres.

Autre.

Au gré du Sort chacun eut son partage;
Il nous donna la peine et le plaisir;
La peine pour le sot, le plaisir pour le sage:
De ce mélange heureux naquit l'art de jouir.

Autre.

Pour souffrir et mourir l'Eternel nous fit naître;
Mais on déplore en vain ce destin rigoureux:
Se persuader d'être heureux,
À mon avis, c'est le moyen de l'être.

De l'Opinion.

Le faible craint l'opinion;
Elle est sa règle, elle est son Juge;
Le fou la brave, et le Sage la Juge
Dans le creuset de la Raison.

De l'homme ennuyeux.

L'homme ennuyeux n'est pas, en tout pays,
Le sot qui garde le silence,
Mais le sot qui parle, et qui pense
Que chacun est de mon avis.

Sur l'homme.

Qu'est ce que l'homme dans ce monde?
Un atôme, un insecte vain,
Qui vit dans une nuit profonde,
Et qui se croit le Souverain
De toute la machine ronde;
Qui s'imagine être parfait,

Qui ne souffre point de partage,
Et qui prétend que Dieu l'a fait
Tout justement à son image.
Quand on examine de près
Tous ces beaux titres de noblesse,
On voit que la meilleure pièce
Ne vaut pas les frais du procès.

Rondeau.

Nargue de la mélancolie!
Elle obscurcit les plus beaux jours.
Parlez moi des tendres amours,
Et des jeux l'aimable folie!
Nargue de la mélancolie!
Elle obscurcit les plus beaux jours.
Que je hais ces gens qui toujours
Prennent le ton de Jérémie!
Nargue de la mélancolie!
Elle obscurcit les plus beaux jours.

Le Charlatanisme.

Sans un peu de charlatanisme,
On ne brille plus ici-bas;
Depuis le métier le plus bas,
Je ne vois, jusqu'à l'héroïsme,
Que charlatans de tous états.
Le médecin qui vous visite,
L'avocat qui cite les lois,
La plaideuse qui sollicite,
Le juge qui pèse vos droits,
Le rentier qui tout bas calcule,
Le publiciste à grands projets,
L'artisan qui ferre la mule,
Le client qui se ruine en frais,
Le guerrier contant ses campagnes,
Le marin parcourant les mers,
Le simple habitant des montagnes,
Et le citadin aux grands airs;
En un mot, chacun en impose,
Et cherche à se faire valoir.
Pour modèle l'on se propose,
On s'imagine tout savoir;
On tranche sur tout d'un air leste,
On croit avoir le meilleur lot;

Et l'homme paisible et modeste,
Dans ce monde, n'est plus qu'un sot.

L'Effet de la Comparaison.

Sur le sein de ma bien-aimée
Ma main avait placé rose dans sa fraicheur.
"à Zulime elle peut seule être comparée,"
Me disais-je; le soir, quelle fut mon erreur!
De dépit elle était fanée.

A Fanni.

Etre femme, jeune et jolie,
Avoir mille et mille agrémens,
Et fermer sa porte aux amans,
C'est afficher tout haut la pruderie.
On me l'avait bien dit, Fanni, que tes fiertés
feraient de tes amans la honte et le supplice!
Je les brave à présent; que l'Amour me punisse,
Si je reprends jamais les fers que j'ai portés.

Huitain.

Nos bons aïeux vivaient longtems,
Témoin Noé, le Patriarche;
La Mort ne marchait qu'à pas lents;
Elle sommeillait dans sa marche;
Mais depuis que les Médecins
Se sont mêlés de ses affaires,
À présent on ne voit plus guères
Qu'elle par voie et par chemins.

Une Journée.

De Lisette, un matin, je devins amoureux;
Dans ses bras, à Midi, j'éteignis tous mes feux;
Et j'oubliai, le soir, mes sermens et mes vœux.

Quatrain.

D'Adelaïde en vain j'ai brigué la conquête;
La cruelle a rendu tous mes soins superflus.
Je l'aimais, j'en suis fou, j'en vais perdre la tête;

Amour ! pour me guérir, fais cesser ses refus !..

L'Amour villageois.

Près d'un verger,
La jeune Annette,
D'un pas léger,
Foulait l'herbette,
Cueillant fleurette
Pour son berger.
Loin de sa mère
Et du troupeau,
Quand un agneau
Reste en arrière,
Qu'il va bêlant
Et bondissant
Sur la fougère,
De son guéret
S'il se dérange,
Le loup le mange
C'est bientôt fait.
La pauvre Annette,
Simple et folette,
Ne tenait pas
Tous ses appas

Bien en cachette;
Le moindre vent
Levait souvent
Sa colerette,
Et le fripon,
Sous son Jupon,
À la sourdine,
S'émancipait
Et découvrait
Chemise fine,
Jambe divine,
Et maint attrait,
Qu'en sa chambrette,
Fille discrette
Ne montrerait
Qu'à sa toilette.

Soudain le son
D'une musette,
Attire Annette
Dans le vallon.
Du voisinage
Nymphes des champs,
Quittent l'ouvrage,
Et les Mamans,
Sous le feuillage,
À pas pesans
Cherchent l'ombrage;

Puis des amans
L'essaim volage,
Sort du village
En même tems.
Danse joyeuse
Va commencer;
La troupe heureuse
Court se placer.
"Ah! dit Annette,
"S'il était là...!
"Mais le voilà
"Sous la coudrette;
Et la folette,
D'un pas léger,
Accourt seulette
Vers son berger.
"Pour qui, ma belle,
"Ce beau bouquet?
"—Pour toi, dit elle,
"Je l'avais fait.
"—Ah! donne, Annette;
"Ah! qu'il est beau!
"Que je le mette
"À mon chapeau.
"Mais, pour ta peine,
"Prends ce baiser.
"Peux-tu, ma reine,

"Le refuser?
"— Non, non, dit-elle;
"Donne m'en deux;
"Sois moi fidèle,
"Et sois heureux."

Tendre langage,
Nouveaux sermens,
Sous le feuillage
Charment les sens;
La nuit invite
Au doux plaisir,
Et le désir
Vole à sa suite.
Heureusement
Pour la pauvrette,
En ce moment
L'ombre indiscrette
D'un survenant
Troubla l'affaire;
Sans lui pourtant,
La pauvre enfant
Se laissait faire.

Mon Epitaphe.

Ci-gît André, qui trépassa gaîment,
Quoiqu'il vécut triste comme un hermite;
Pour lui la vie était un tel tourment,
Qu'avec plaisir il prit son dernier gîte.
Passant, ici, qui lui rendez visite,
~~Réparez vous au même logement.~~
Ne le plaignez, car il mourut content.

Chansons.

Cantate

pour la fête du Roi, 25 Août 1817.

J'entends l'airain tonner, Muse, réveille-toi;
Vois-tu de toutes parts la publique allégresse?
Muse! c'est aujourd'hui la fête de mon Roi;
Que tous les cœurs français partagent mon ivresse.

Héritier des vertus de son noble Patron,
Louis, à notre amour, a tous les droits d'un père;
Nous tenons tous nos biens de son règne prospère;
Qu'en retour, aujourd'hui, la fête d'un Bourbon
Soit celle de la France entière!

C'est à ses soins, à ses nobles travaux,
À son courage, à sa rare prudence,
Que nous devons la fin de tous nos maux;
Louis est pour son peuple une autre Providence.

Belle France, réjouis-toi;
Bénis le règne de ton Roi.

Ses vertus ont du Ciel appaisé la colère;
La Paix, l'heureuse Paix, a consolé la terre
Du règne d'un Tyran, courbant tout sous sa loi.

L'abondance revient dans nos plaines fertiles;
Cérès a, sur nos champs, versé tous ses trésors;
Et la Discorde, en vain agitant ses reptiles,
Fait, pour nous désunir, d'inutiles efforts.

Ô Louis! qui, du haut de la céleste voute,
Protège de tes fils le règne glorieux,
Veille sur notre Roi!...mais ton amour, sans doute,
A déjà prévenu nos désirs et nos vœux.

Le bonheur luit enfin sur sa noble famille;
L'espérance renait au fond de tous les cœurs.
Louis verra bientôt de dignes successeurs
Perpétuer l'éclat dont sa couronne brille.

Belle France, réjouis-toi;
Bénis le règne de ton Roi.
Ses vertus ont du Ciel appaisé la colère;
La Paix, l'heureuse Paix, a consolé la terre
Du règne d'un Tyran courbant tout sous sa loi.

Couplets

chantés, au Havre, à l'occasion de l'anniversaire de la prestation de serment de la Légion de l'Aisne, 5 Mai, 1817.

Air:

De notre Roi, de notre père,
Nous avons fêté le retour;
À ses genoux la France entière
Déposait son serment d'amour.
Ivre de joie et d'espérance,
Chacun, dans son ravissement,
Jurait amour, obéissance,
Et fut fidèle à son serment.

Cédant au transport qui l'entraine,
Brûlant d'un noble dévoûment,
On vit la Légion de l'Aisne
À Soissons faire ce serment:
Tout à mon Roi, tout à ma belle,
Je Jure obéissance, amour;
Pour eux, mon cœur, toujours fidèle,
Battra jusqu'à mon dernier Jour.

De ce beau jour l'anniversaire
Pour nous revient en ce moment;
Mes amis, près de notre père, (*)

(*) M. le Duc de Céreste, Colonel de la Légion de l'Aisne.

Renouvellons notre serment:
Tout à mon Roi, tout à ma belle,
Je jure obéissance, amour;
Pour eux, mon cœur, toujours fidèle,
Battra jusqu'à mon dernier jour.

Mes aveux.

Couplets.

Air:

S'il faut, pour faire une chanson,
Joindre la rime à la raison,
Je renonce à la pomme;
Mais s'il ne faut, en fait de vers,
Que rimer à tort, à travers,
Messieurs, je suis votre homme.

Pour être aimé de Louison,
S'il faut jetter l'or à foison,
Je renonce à la belle;
Mais qu'une naïve beauté
M'aime, sans faire de traité,
Je lui serai fidèle.

S'il faut, pour avoir un brevet,
Bassement fléchir le jarret,
Je l'abandonne à d'autres;

Mais s'il faut défendre son Roi,
Son pays, sa dame, sa foi,
Messieurs, je suis des vôtres.

Autres.

Air:

À des dangers la Gloire expose;
L'Amour n'offre que des douceurs;
C'est en caressant une rose,
Qu'il nous lance ses traits vainqueurs.
Mais pour qui Bellone a des charmes,
Le laurier croît au champ d'honneur,
Et dans le tumulte des armes,
Le Guerrier sent battre son cœur.

Un amant met toute sa gloire
À plaire, à vaincre une beauté;
S'il peut obtenir la victoire,
Son cœur discret en est flatté;
Mais le guerrier, que rien n'étonne,
Dont l'audace affronte le sort,
N'obtient les faveurs de Bellone,
Que pour s'illustrer par sa mort.

Gloire, bonheur, douces chimères,
Vous enivrez tous les mortels ;
Vos illusions mensongères
Partout obtiennent des autels.
Mais, n'en déplaise à la Déesse
Qui captive tous les guerriers,
Pour un baiser de ma maîtresse,
Je donnerais tous ses lauriers.

Le Rendez-vous.

Romance.

Air à faire.

Je t'attends, ma charmante amie ;
Au rendez-vous j'arrive le premier.
Sur l'écorce d'un olivier
Ma main vient de graver le secret de ma vie.
J'accuse la lenteur du tems,
Je m'agite d'impatience ....
Partout le plus profond silence,
J'attends.

La nuit étend son voile sombre,
Et les oiseaux ont cessé leurs concerts;
Tout est calme dans l'univers,
Et mon œil fatigué te cherche en vain dans l'ombre.
Attentif et sans mouvement,
J'écoute, je respire à peine;
Je crois t'entendre dans la plaine...
J'attends.

hélas! c'est le bruit du feuillage
qui m'a trompé; ma Zirphé ne vient pas.
~~Qui peut donc retenir~~ Loin d'ici qui retient ses pas?
Ah! je le vois, mon cœur n'aime qu'une volage.
La perfide, à d'autres amans,
Comme à moi, tient même langage,
Et leur dit: ce soir, au bocage,
Attends!

Je n'attends plus; l'heure est passée
Où l'infidelle ici devait venir;
Elle aurait dû s'en souvenir;
Ce rendez vous, sans doute, est loin de sa pensée.
J'ai beau compter tous les instans,
fatiguer ma voix qui l'appelle,
~~Ah~~ hélas! c'est ~~bien~~ en vain que ~~pour~~ loin d'elle
J'attends.

Couplets.

Air des Trembleurs.

Que le Soleil, que la Lune,
De leur lumière importune
Me privent, quand, sur la brune,
Je pars pour un rendez-vous;
Je brave la nuit obscure,
L'amour, dans cette aventure,
Me conduit et me rassure,
Et j'arrive à pas de loups.

Que la grêle, que la foudre,
Mettent mon grenier en poudre;
À tout prêt à me résoudre,
Je ris de leurs vains éclats;
Dans ma cave le tonnerre
N'ose, quand je tiens mon verre,
À mon vin faire la guerre,
Et là, je ne le crains pas.

Qu'un faquin dans l'opulence
Vante partout sa dépense,
Son train, sa magnificence,
Sa maîtresse et ses chevaux;
S'il n'a que ce vain mérite,

Je le méprise et j'évite
De me trouver à la suite
De semblables étourneaux.

Un réduit simple et modeste,
Maitresse joyeuse et leste,
Et d'une beauté céleste,
Suffisent à tous mes vœux;
Fuyant l'éclat, la fortune,
Jamais je ne l'importune,
Et je ne crois pas qu'aucune
Puisse rendre l'homme heureux.

Qu'à me mordre la critique
Partout s'acharne et s'applique,
Tout bas je lui fais la nique,
Et nul souci je n'en prends;
C'est en vain qu'elle s'escrime,
Pour mon seul plaisir je rime,
Et si l'on m'en fait un crime,
Tant pis pour les mécontens.

Autres.

Air : *Ô ma tendre musette !* ..

À fêter Antoinette
Mon cœur est toujours prêt,
Et ma muse, en goguette,
Rimera sans apprêt.
Amour, gaîté, franchise,
Rempliront mes couplets ;
Je la sers à sa guise,
Et sans me mettre en frais.

Antoinette, à ma flamme,
Paraît mettre du prix ;
Quoiqu'elle soit ma femme,
N'en soyez pas surpris.
Messieurs, contre l'usage,
Nous nous aimons tous deux,
Et, dans notre ménage,
Nous osons être heureux.

Quand elle est inquiète,
Ou de mauvaise humeur,
Je lui dis : Antoinette,
Quitte ton air boudeur.

Ah! si tu voulais rire,
Comme je t'aimerais!...
Et je vois le sourire
Animer tous ses traits.

Elle est un peu coquette;
Quelle femme n'est pas
Comme mon Antoinette,
Quand elle a des appas?
Aujourd'hui, chez nos belles,
C'est le moindre défaut;
Quand elles sont fidelles,
C'est tout ce qu'il nous faut.

Mais ce que j'aime en elle,
Ce qui fait mon bonheur,
C'est que jamais querelle
N'altère son humeur;
Sensible, prévenante,
Attentive sur tout,
Elle est toujours contente,
Et ne fait qu'à mon goût.

Dans ce croquis fidèle,
J'ai tracé son portrait.
Elle est bonne, elle est belle,
La voilà trait pour trait.
Elle adoucit ma vie,
Elle en charme le cours;

Je l'aime à la folie,
Je l'aimerai toujours.

Les Moines en goguette

Autres.

Air des Trembleurs.

Pour réveiller sa mémoire,
Un jour, le Père Grégoire,
Las de chanter et de boire,
Se tourmentait, mais en vain :
Au cabaret, quelle honte !
Par un refrain, par un conte !
Hetter court !... çà, que l'on monte,
Et qu'on apporte du vin.

Son voisin, à rouge trogne,
Tapageur et franc ivrogne,
Que l'aspect de l'eau renfrogne,
Se lève et dit : « Par Bacchus !
Que l'on remplisse mon verre,
Et d'une voix de tonnerre,
Je chanterai mon bréviaire,
Sans manquer un Oremus.

À cette vive incartade,
Chacun se verse rasade,

On boit, et le camarade
Déjà chantait un verset,
Quand, du fond d'une écurie,
Un rossignol d'Arcadie,
Se mettant de la partie,
Fit le dessus en fausset.

« Peste soit de la bourique,
« Et de sa sotte musique !
Dit la bande séraphique,
En frémissant de courroux ;
Chacun s'arme d'une trique,
Voilà la troupe bachique
Qui, dans l'escalier, oblique,
Roule sens dessus dessous.

Aux cris que font ces bons Pères,
L'hôtesse et ses chambrières
Vite accourent sans lumières,
Et tremblent pour leur salut ;
Grégoire accroche une Jupe,
Un autre tâte et s'occupe,
Tandis que l'hôtesse dupe
Croit repousser Belzébut.

Bref, après mainte grimace,
Chacun retrouve sa place ;

On se rajuste, on s'embrasse,
Et l'on rit de l'accident;
La maitresse est chiffonnée,
La servante tâtonnée,
Et la troupe égratignée
Retourne dans son couvent.

Couplets bachiques

Autres.

Même air.

Nargue des soins de la terre,
Et de la sagesse austère,
Qui nous dit, d'un ton sévère:
Songez bien au lendemain!
Sans nul souci, sans mémoire,
Comme mon voisin Grégoire,
Je ne pense plus qu'à boire,
Lorsque j'ai le verre en main.

En gouvernant bien ma barque,
Je veux que l'affreuse Parque
De sa liste me démarque,
Et laisse là mon fuseau;
Fuyant de la Médecine

La dégoûtante cuisine,
Et la Science assassine,
Je braverai le tombeau.

Pour conserver mon assiette,
Et pour la rendre parfaite,
De vin vieux de la Comète
Je veux remplir mon caveau;
Et faire, dans une orgie,
En bachique mélodie,
Chanter la palinodie
À plus d'un froid buveur d'eau.

En vain de l'affreuse Envie
Le fiel et la perfidie,
Sur moi, de la calomnie
Epuiseront tous les traits;
Paisible dans ma retraite,
De mon âme satisfaite,
La Médisance inquiète
Ne troublera point la paix.

Sur les ronces de la vie
Glissant avec la folie,
Et de la mélancolie
Fuyant le trait assassin,
J'alongerai ma carrière,
Sans craindre l'heure dernière,

Et ~~sauterai~~ j'atteindrai la barrière
Sans regret et sans chagrin.

Les J'ai vu.

Air : Où allez-vous, M. l'abbé ?

Aglaé, j'ai vu votre époux
Quelquefois se plaindre de vous,
Et dire, sans mystère, ...
Eh bien ?
Que vous vouliez le faire ...
Vous m'entendez bien.

J'ai vu souvent à l'Opéra
Plus d'une nymphe en falbala,
~~Dire en pleine tribune~~ à la fonte importune ...
Eh bien ?
~~Le gros mot de Neptune~~ ~~Dire ce que Neptune~~ ;
Vous m'entendez bien.

J'ai vu plus d'un mari jaloux
Mener sa femme au rendez-vous,
Sans que le pauvre hère,
Eh bien ?
Se doutât de l'affaire ;

Vous m'entendez bien.

J'ai vu s'enrichir un Banquier,
En prenant l'argent du Rentier;
Puis, un soir, à la brune,
Eh bien?
Faire un trou dans la lune;
Vous m'entendez bien.

Dans le monde souvent j'ai vu
Femme à cheval sur sa vertu,
Qui, dans le tête à tête,
Eh bien?
N'était rien moins qu'honnête;
Vous m'entendez bien.

Dans ce bas monde, enfin, j'ai vu
Le Vice partout bien venu,
Et la Vertu, débile,
Eh bien?
Ne pas trouver d'asile;
Vous m'entendez bien.

A ma sœur Joséphine.

Air : Bouton de rose.

Pour Joséphine,
Muse, faisons quelques couplets ;
Prête moi ton aide divine,
Que l'amitié se mette en frais
Pour Joséphine. (bis.)

Ma Joséphine
Est dans le printemps de ses jours ;
À ses traits, son humeur badine,
On prend pour la sœur des Amours.
Ma Joséphine. (bis.)

De Joséphine
J'aime l'esprit, la bonne humeur ;
J'aime la candeur enfantine,
Le caractère et le bon cœur
De Joséphine. (bis.)

Ma Joséphine,
Voici quels sont tous mes souhaits :
Heureux l'époux qu'on te destine,

Mais qu'il rende heureuse à jamais
Ma Joséphine ! (bis.)

Couplet.

Air : Du haut en bas.

Plus d'un Caton
Chez Laurence a perdu la tête ;
Plus d'un Caton
Devant elle a baissé le ton.
J'ai vu souvent en tête à tête,
Entrer en un lieu deshonnête
Plus d'un Caton.

A Antoinette.

Air :

Antoinette, au milieu des bois,
Sait captiver tous les hommages ;
Antoinette voit sous ses loix
Se ranger les fous et les sages.
Elle eût fait changer de Platon

La stoïque philosophie ;
Car des Déités du canton
Antoinette est la plus jolie.

Couplets.

Air : Eh ! mais, oui dà ...

De l'aimable folie
Pratiquant les leçons,
Je veux toute ma vie
Fredonner des chansons ;
Eh, mais, oui dà !
Comment peut-on trouver du mal à ça ?

Chacun a sa méthode,
Et ses goûts ici bas ;
Rire est toujours de mode,
Français, n'en changeons pas,
Eh, mais, oui dà !
Comment peut on trouver du mal à ça ?

Je hais la dépendance,
J'aime ma liberté ;
Si j'ai moins de finance,
J'ai bien plus de gaîté,

Eh, mais, oui dà !
Comment peut-on trouver du mal à ça ?

Qu'aujourd'hui, dans le monde,
Chacun, d'un ton malin,
Tour à tour, à la ronde,
Se moque du voisin,
Eh, mais, oui dà !
Comment peut-on trouver du mal à ça ?

Qu'un héritier, d'avance,
Comptant sur un trépas,
augmente sa dépense,
Et ne recueille pas,
Eh, mais, oui dà !
Comment peut-on trouver du mal à ça ?

Qu'un Poëte tragique
Eprouve des revers,
Pour narguer la Critique,
Il imprime ses vers,
Eh, mais, oui dà !
Comment peut-on trouver du mal à ça ?

Aussi, de la critique,
Pour n'être pas l'objet,
Avec soin on s'applique
à cacher ce qu'on est,
Eh, mais, oui dà !

Comment peut-on trouver du mal à ça?

À soupirer sans cesse,
L'un met tout son bonheur,
Et l'autre, à sa maîtresse,
Ravit une faveur,
Eh, mais, oui dà!
Comment peut-on trouver du mal à ça?

Un père, par prudence,
Laisse un honnête bien;
Le fils, par sa dépense,
En six mois n'a plus rien,
Eh, mais, oui dà!
Comment peut-on trouver du mal à ça?

Tel qui, de Melpomène,
Croit obtenir les dons,
Ne cueille sur la scène
Que de tristes chardons,
Eh, mais, oui dà!
Comment peut-on trouver du mal à ça!

Qu'un vieux jaloux maigrisse,
En veillant sa moitié,
Et que l'amant gémisse
D'être toujours sur pié,
Eh, mais, oui dà!

Comment peut-on trouver du mal à ça? ...

Qu'un grave personnage,
Bravant le carillon,
Dans l'hiver de son âge
Prenne un jeune tendron,
Eh, mais, oui dà!
Comment peut-on trouver du mal à ça?

Qu'assise à sa toilette,
Par son babil charmant,
On voie une coquette
Dérouter maint savant,
Eh, mais, oui dà!
Comment peut-on trouver du mal à ça?

Qu'avec sa chambrière
Un sot fasse un enfant,
Et que chez le notaire
On mène le galant,
Eh, mais, oui dà!
Comment peut-on trouver du mal à ça?

Qu'un Cadet de Gascogne
Nous vante ses travaux,
Qu'aux bords de la Dordogne
Il ait bois et châteaux,
Eh, mais, oui dà!
Comment peut-on trouver du mal à ça?

Qu'en paix avec la terre,
Les Anglais, nos voisins,
Ne sachant plus que faire,
Viennent boire nos vins,
Eh, mais, oui dà !
Comment peut-on trouver du mal à ça ?

De la philosophie
Evitant les erreurs,
Je sème sur ma vie,
En passant, quelques fleurs,
Eh, mais, oui dà !
Comment peut-on trouver du mal à ça ?

Aussi, lorsque la Parque
Aura marqué ma fin,
~~Je passerai~~ J'entrerai dans la barque,
Sans peine et sans chagrin,
Eh, mais, oui dà !
Comment peut-on trouver du mal à ça ?

Disons comme le sage :
Jouir est le vrai bien ;
La vie est un passage,
Et mourir, ce n'est rien ;
Eh, mais, oui dà !

La Belle et le Nigaud.

Pot-pourri.

Air: ah! le bel oiseau, maman!

J'étions sorti dès l'matin,
Pour tailler notre charmille,
Quand j'r'encontris en chemin,
Morgué! la plus belle fille!...
Ah! la belle enfant, vraiment!
Jarni! qu'alle était gentille!
Ah! la belle enfant, vraiment!...
J'devins tout j'n'sai comment.

Air: Réveillez-vous, belle endormie.

D'abord j'li fis t'eune révérence,
Qui la fit r'culer de deux pas;
Puis, avec un air d'assurance,
Galamment j'la pris par le bras.

Air: Où allez vous, M. l'abbé?

D'où venez vous, la belle enfant,
Dis-je, en la fisquant tendrement?

J'voir à vot' biau visage...
Eh bien?
Qu'vous n'êt' pas d'not' village;
Vous m'entendez bien.

Air: Le mouchoir, belle Raimonde.

Vous avez fait sur mon âme
La plus tendre impression;
à vos pieds, d'amour j'me pâme;
ayez d'la compassion.
Ces traits, cette gentillesse,
Ce minois, cet œil fripon,
Oui, tout en vous m'intéresse,
Et j'en perdrai la raison.

All' voulait, sans me répondre,
Continuer son chemin,
Et m'laisser là me morfondre
à la fraicheur du matin;
Quand une Louve en furie
S'avisit, pour mon bonheur,
De traverser la prairie
En évitant un chasseur.

Air du Menuet d'Exaudet.

J'fis un saut
En arrière;
La belle accourut à moi,
Pâle, pleine d'effroi,
Et n'faisant plus la fière;
All' criait,
All' pleurait,
Qu'ça f'sait peine!
J'li dis: Mam'sell', taisez vous,
Et j'la fis asseoir sous
Un chêne.

V'la ti pas qu'dans c't'entrefaite,
Comm' j'détachais sa coll'rette,
J'entendis,
Dans l'taillis,
Du tapage,
Qu'ça f'sait rage;
C'était un biau Muscadin,
Qui v'nait vers nous soudain,
En nage.

Ah! Coquin!
Viens, faquin,
Que j't'assomme,
S'écrie, en roulant les yeux,
Et d'un air furieux,
Ce diable enragé d'homme!
Y m'donnait

Un soufflet,
J'li riposte ;
J'vis qu'ça n'allait pas finir,
Et je m'mis à courir
La poste.

Fin.

Table des Matières.

Idylles.

Elégies.

Odes.

Stances.

Pièces diverses.

Fin de la Table.